L'eau dans l'eau

Pierre Petiot

L'eau dans l'eau

La Belle Inutile Editions

2009

Images by zazie : www.zazie.at

Copyright Pierre Petiot, juin 2009, pour l'édition imprimée, publiée par lulu.com :
ISBN 978-1-4092-8873-2

Copyright Pierre Petiot, juin 2009, pour l'édition en ligne :
http://ppetiot2.free.fr/LaBelleInutile/Livres/IndexLivres.html
Le contenu de ce document peut être redistribué sous les conditions
énoncées dans la Licence pour Documents Libres version 1.1 ou ultérieure.
<http://guilde.jeunes-chercheurs.org/Guilde/Licence/ldl.html>

La Voie Creuse

Béguines

Au large

Pensées vives et blanches
dont le mercure vient doucement corrompre l'or du temps
transparences anéanties des béguines
qui fluent au soleil cramoisi de l'Histoire
libres tant que défaille le pouvoir d'en rien dire

Pensées d'un très vieux rouge mêlées à ce sable qui tangue
semblables en leur rondeur lisse et noire à ces olives
d'où se dresse la fierté des algues au flot montant
Pensées blondes et pourtant d'où coule l'obsidienne
de cette nuit si chaude et tendre de l'être qui s'enfuit
électrisant nos ciels de silencieux orages

Le temps emplit nos coupes

Rien
hors boire cette fêlure fée
cette perte
et choyer au foyer de nos corps
le souffle et l'incendie de la conscience

Le roi des elfes glisse à la crête des vagues
sous la poudre des siècles luit la noirceur neuve de son regard

Dans la cendre
le joyau mat de l'unité
dans l'évidence ténue des cendres
hors de tout doute
immédiat
vertige de certitude

Bref
l'un
que l'on ne saurait dire

Présent pourtant
caresse
à la peau comme à l'âme
inévitable
respiration de certitude

Présent
au coeur de vos fragments
présent
dans l'éclair même de la fracture
Inexpugnable

Et silence

Aussi cette clarté que vous prêtez aux choses
c'est bévue
et quoique multiplient ombres et spectres à l'écran
au fond des choses rien n'est sûr
hors de ce coeur battant de toute preuve

Lavez vos yeux, lisez le prisme
Il n'y a là
voyez
que l'eau de votre histoire
narquoise qui secoue d'un beau rire
les hoquets de ces cistres où votre sang se perd

Confiez aux nuages vos rêveries d'espace [1]
et soufflez ces fumées
Plus jamais ne reverrez vos mères

Les retours ne sont lourds que d'absence
leurs poids sont faux
et leurs mesures mensonges

Rien qui revienne ne saurait être amour

Open sea

White and swift thoughts
quicksilver softly corrupting the gold of time
annihilated transparencies of beguines
flowing in the crimson sun of History
so free that faints the power to tell it

Thoughts of a very old red blended with pitching sand
similar in their smooth and black fullness to these olives
by with the pride of seaweeds raises again with the high tide
Fair thoughts and yet out of which the obsidian flows
of this night so tender and warm of the fading Being
electrifying our skies in silent storms

Time is filling our cups

Nothing
but to drink out this fairy-failure
this loss
but to coddle the breath and brand of consciousness
in the white focus of our bodies

The elven king glides on the top of the waves
below the powder of centuries the new blackness of his
gaze glitters

In the ashes, the mat jewel of Unity
in the tenuous evidence of ashes
beyond any doubt
immediate
vertigo of certainty

To make it short
the One
that cannot be told

Present however
caress
to the skin and soul
unavoidable
breath of certainty

Present
in the very core of your fragments
present
in the very flash of the break
Inexpugnable

And silence

So this clarity that you credit things with
is blunder
and though shadows and ghosts multiply on the screen
in the very depth of things, nothing is sure
but this beating heart of all proof

Wash your eyes and read the prism
See
There is nothing there
but the simple water of your history
mocking and its beautiful laughter that shakes
the hick-ups of these rattles where your blood goes to waste

So entrust the clouds with your all dreams of space [1]
and blow these smokes away
Never again shall you see your mothers

Absence only gives weight to returns
but their weights are false
and their measures are lies

Nothing that returns might ever be love

Misty45

Le Buisson Chariot

Marelle, caramel amer

Les glaïeuls descendent des bois en cavalcades multicolores
et les enfants nichent dans les arbres

Les crayons saturés d'amphétamines douteuses
de grands champs verts hallucinent

Les radeaux longs circulent dans des enfers cuivrés aux vagues molles
et dans de grands versets
les muses endiablées de lierre se racontent le charme sourd de la bakélite

De vitreuses colchiques rigolent dans les siècles à venir

Les hottentots parcourent en courant les déserts ravinés
le squelette de la terre fertile

Les avions rêveurs s'attardent
s'entichant un moment de l'eau fiévreuse

Les colins-maillards se perdent dans les forêts bleuies

Les lames se montrent
et demain nous irons au bois dans de languissantes voitures à cheval
Les eschscholtzias en flambent de plaisir

Cramoisis
les crabes grouillent et craquent des allumettes sourdes

Et le carton s'empêtre entre les pattes des chiens

Café de l'aube le lundi

Café de l'aube le lundi
dit lente Odile
aux longs doigts bis
où l'or de la semaine luit
huile de lin tuile de suie
file des nuits aux filets bleus maillés d'oubli
où l'or de la semaine fuit
fruit déconfit
jusqu'au dimanche
le givre aux branches
faites nuits blanches

Supériorité de l'homme libre

L'oeil vague
assis sur le parapet du pont
surplombant l'autoroute à son comble
bottes aux pieds
jambes pendantes et chapeau sur la tête
sans oublier la musette bien sûr
ni la bourriche
ni la canne à pêche

Fin de nuit

Les toupies chaviraient au son d'un air frais et écumant
et des roulements à billes de nacre
berçaient des oeufs de dragons
très avares

Des sourires paraient les façades herbues
et des larmes scintillaient aux balcons
Il était tôt
et les songes cahotaient encore au long des trottoirs
pas débarbouillés
Les flaques d'eau se jetaient hors de magasins dont
l'oeil s'ouvrait à peine

Tu est passé
le corps hors la tête enfoui dans un sac de sable chaud
Revenais-tu d'une plage tardive
d'un bain frissonnant au clair de lune ?

Routes acres

Rails rayant la rouille du ballast...

Je veux une voie de fer tendue comme une corde d'arc
entre l'orient et l'occident
rien que pour reluquer
peinard et royal
la rage rouge du soleil au matin
séquente au cuir noir des traverses
et le soir
voir rutiler le cuivre ivre chaud et amer du crépuscule

Les rapides de nuit
zèbres furieux
se rueront dans les étendues sobres
dévidant longuement l'éclair de leur rire cataclysmique
à travers la fourrure de mon sommeil

Casques écarlates

Agacés par les acacias jaunes
glacés glauques
guettent
des guerriers calcinés cuirassés de caresses noires
et d'ivoire fier
aux paupières

Au dessus des marais moirés
des bouleaux balbutient malhabiles
suspendus au delà des bruyères
ancres des brumes
et des pluies plumeaux blancs
hochets
toupets touffus des branches
d'où hoquettent les gouttes en tombant

Les hommes d'armes sous les larmes
crissent aux frissons des buissons
qui toutes griffes dehors sues
les enduisent cruellement d'ors et de rosée
Bises grises des soldats nus
dans ta forêt brouillée mouillée après l'averse

Orange croquée du couchant

Plaine

Des ruines de la mer la plaine où je fluctue
infime
qui me porte
libre de tout abri
clef et nef
l'eau a fini par dissoudre et consumer
l'eau même
où naviguent pourtant les marins de l'oubli
négligents des boussoles
entre deux rêves d'archipels

Au soleil
océan d'absence
ondulante rage ravageuse
surtout ne pas sauver son ombre
ôter cela encore
faire la nuit de sa blancheur

Dans la pluie
j'ai semé mes semelles
et le reste aussi
Et je passe
sans un sillage et sans un trait
sans une ride
sans rien qui grave cette géométrie savante et rieuse

Je marche
Et plus j'avance
et plus se perd le sens du lieu
Le dernier dont j'aie souvenir
c'était moi
plus même une ombre

La plaine danse
balancement de mon allure
elle tangue
comme un voilier à lui même son propre souffle
Elle vient
s'insinue
envahit chaque goutte de mon corps
flaire et lèche l'esprit
lisse les pensées
caresse de l'immédiat qui me déploie et me déplie

Longue
très longue rêverie
où se démêlent des millénaires de transparences
de splendeurs, de rires et de dépossession

Paille de fer

Au Printemps, le soleil reverdit
les primevères remplacent le soleil
Aux autres saisons les bocages restent secs

La lumière circule parmi les voitures
et les voilà qui fourmillent
qui construisent le tas de brindilles

Médiéval

Ballade alitée où ma pensée se fraye un songe
dans les fourmillements du savon
aux parois colorées de la bulle
moire éphémère
quoiqu'illustre enluminure
car là se meuvent
les très riches heures du duc de Berry

Dramatic Sky 10

Cime intime

Très doucement sève
rune qui pousse
fréon lièvre

Sourire de sève
lune carrosse
néon fièvre

Frémissante de toutes les algues
sève
Aube fière ponctuant le chemin

Nulle déchirure
tout est un je le savais bien
Comme un poisson d'argent et de sommeil

Une noix

Cousinages

Chats

Qui vive
Qui vire là sous la colère de mes lilas

Chats
intrépides limousines
qui vrombissent sur la moquette inquiète
du ciel

Oeil Pluriel

Alanguies sur le miroir frêle
ramaient les araignées d'eau rêveusement

On le sait peu
les araignées d'eau parlent le sanskrit
et savent très bien l'écrire aussi
à la surface des mare calmées

Elles ne savent pas nager
mais patinent merveilleusement

Ce soir là elle filaient à longues coulées
entre Andromède et Bételgeuse
Leurs hautes nacelles élégamment suspendues
viraient
et filaient doux parmi les étoiles
tandis que leurs antennes vibraient
et que l'espace entier résonnait de leurs propos subtils

Et elles songeaient aux temps diluviens
où la voûte céleste entière leur appartenait
où la terre n'était qu'une boule de cristal reflétant
l'univers
où elles glissaient entre les galaxies
sans rivages

Pour l'heure
elles n'habitaient plus que cet oeil minuscule
bien herbu aux paupières
et le soleil à nouveau se levait

Câlin canin

Chien
candeur velue qui s'émeut d'un rien
Tout au bout d'une chaîne
cerf-volant

L'eau et les rêves

Au jardin, l'été
il suffit de promener un peu l'arrosoir
pour voir surgir de chaque motte
nus comme seuls ils savent être
de très savants lombrics

Ils guettaient la pluie
Mais comment ont-ils su
eux qui n'ont pas d'yeux
ni d'oreilles
le bruit que fait la terre qui se déplie ?

Frisons

Oh! Les chevaux !
Les chevaux, crinières au soleil pâle diffus
aux coeurs de roseau et d'antilopes fanées
aux rires alcalins près des sources
dansent les étendues bataves
peuplées de bécasses tournevis
et de héros hérons près des petits ponts

Les lèvres sous le lierre

Je me souviens de tes yeux de brume dans le
rétroviseur
de tes yeux si lointains derrière le masque des années
qui mesuraient ma distance
Et de ton visage
un peu éteint comme une ombre d'un beau gris
Et de ta main sur mon sexe

Tu as arrêté la voiture
bien au milieu de la route
et tu m'as embrassé
le temps qu'il fallait

Raising Stones 4

Lisières du Corail

Eboulis Eblouis

Navire qui veille

Quand tu dors
la sérénité des négresses transparaît sur ton visage
Je sais que tu dors bien

Pourtant je n'avais jamais remarqué encore
combien tu te sers de tes narines pour rêver

Pomme-cannelle

D'irrésistibles lambeaux de temps
s'effilochent entre les monts couverts de citronniers
où les amants se cherchent en crimes magnétiques

Sorcières vertes
à califourchon sur des ânes
bleus et blancs
magiciens décrépis mais toujours virulents
toujours en quête de sombres éternités
voyagent à pas de fées au fond des lointains pâles

Hors là des foutriquets cornus
tournent autour d'un chaudron de jade
en chantant des hymnes à la gloire de la rosée

Des calques lourds
calligraphiés de glyphes ou bruissent
les moires des projets ondoyants de tortues nues
flottent sur l'eau cirée

La poignée de la porte est devenue totem
et les citrouilles souples
déploient leurs pépins blancs
dans un espace à plis multiples

Sur la plage
une méduse très humide et très humiliée
git
si frêle à la frange de l'aquatique

Nous n'avons épuisé ni le plaisir des courbes
ni la courbe des plaisirs
et les bicyclettes restent fascinantes
même dans les grottes sous-marines

Les bains-douches ne sont plus le dernier salon où l'on cause

Loin, un homme béquille dans la ville

Le silence et l'hélice

Mon âme est émulsion
- petites gouttes de violence -
précipité
- grains d'azur -
ou lambeaux de gel
- au bord du tourbillon -
entrelacés en une prison de mélodie gracile

Au verger transparent
on trouve un soleil blanc
une ronde de seigneurs et de nobles dames qui dansent lentement
et que retient du bout des ongles la musique
tremblante de la banquise

Quelqu'un a oublié
d'ouvrir la porte au chat
bleu
qui rêve d'algèbres kaléidoscopiques
- inattendues enfin -
et de presser le citron vert
et de jouer de l'harmonica la nuit

Le rayon de soleil
aux parois noires de la fontaine
ou aux algues de la source à la chlorophylle impudente
arrache des harmonies inouïes à un vieil orgue
espagnol
magique comme on s'en doute

Les pyrites mangent leur soupe dans un cercueil de
verre
et leurs serres déchiquettent mon cerveau nu
qui tente
- vainement jusqu'à présent -
de percer les mystères du quartz et de l'ébonite
et des larmes écloses dans tes cheveux qui déferlent
tout blanc

Agrafes et agaves

Cils
blancs
l'ombrelle cactus d'yeux à fourrure
la chair du temps

Ongles
les dents de mains très nues qui font striduler la lumière
cristaux d'acier bleui
drakkars d'opale

Voix
volutes nacrées
calme déferlement des vagues
lente qui éclabousse le corps à l'intérieur

Oreilles
spirales profondes de gemmes laiteuses
coquillages dont la douceur suit l'amble des écailles de tortues

Cheveux
Oh ! La nuit !
comme un éclair bleuté
un clair de lune

Baie du trésor

Là bas dans la baie dorment
les squelettes noirs des lambis
Aux flancs lagunaires du monde
s'effritent les rêves des oursins
blanchissent leurs aubes et leurs coupoles

Là bas s'entête à fleur de vagues
le songe de feu du corail
et s'alanguissent les bivalves
aux jardins blancs de leur décombres

Là bas mes souvenirs sont pourpres

La dent douce

Très vite je m'évapore dans les branchages du dehors à
la poursuite des lucioles
et comme elles je clignote en frissonnant

Tes yeux luisants reviennent avec la régularité des
phares
et mes dents mordillent la chair de tes coquillages

De grands navires de porcelaine voguent sur un
plateau d'argent à peine ridé
voilà de quoi épater même les longs nuages qui filent
très vite

Un oiseau s'est posé sur une feuille de caoutchouc
comme sur un nénuphar de plomb

Ma soudure choit au sol en étoiles de mercure qui éclatent

Un riche papillon passe en vacillant comme une bougie
à cheveux blancs
très velu et doux
aux yeux de feutre rouge
et ma langue dérobe un à un les cristaux de sel sur ta peau

Eclats cuivrés et feuillages de bambous dans ton cou
il passe une nuée de fourmis volantes sur tes épaules

Distance

Pendant que tu te ramifies infiniment
dans le sable ou vers le soleil
je souffle vers toi une à une des bulles de savon
qui viennent choir sur ta peau
ou vont éclore dans tes cheveux
Et je rêve que mon corps s'irise
de ces chatoiements colorés
que l'on voit se répandre en ondes
en cette douceur fuyante
des poulpes qui meurent

Ruines et carême

Aux ruines négligées d'un château de corail et de lave
bâti par les esclaves des anciens temps
sur l'argile molle et prompte à glisser
à dévaler les collines
à lécher les pieds des mangroves
toute une terre s'écoule vers la mer les jours de pluie
Trait d'union

Le ciel s'étire sur les montagnes
et l'on ne sait plus très bien ce que l'on regarde
L'horizon se rapproche
puis s'absente lors de l'averse
Lutin

Coup de baguette magique
qui métamorphose
les lieux médusés
Cris de joie des grenouilles alors
et l'on ne voit pas plus loin que les bananiers du jardin

Et quand vient la nuit
après l'extinction des machines
il ne reste plus que le ronronnement de la mer
mécanique d'écume
il ne reste plus que les caquètements des cabribois
et les frôlements du vent
et les craquement des graines
il ne reste plus que le couinement des crapauds
et les cistres des palmes
et les grincements des criquets
et les frissons du vétiver
et les grattements des Bernard-l'Ermite dans l'allée
et le vol feutré des vampires autour des arbres fruitiers

Dans les gazouillis des rainettes
nichent tous les rythmes imaginables
Tendre l'oreille
et la peau des tambours

Lettre blême

Si vous avez quelque mémoire, il doit vous souvenir que l'an passé déjà je vous avais entretenu des rigueurs du climat. Je dois vous confirmer qu'il s'agit d'un tourment véritable pour l'esprit. On est dans ce dur pays ivre tous les jours sans rien boire. Trouver l'énergie de penser, même un peu, tient du prodige.

C'est que le bleu est traîtreusement bleu, le noir bruyant et sonore, et quant au vert, mieux vaut le taire. Ce n'est pas seulement que tout soit propice aux effusions, mais que l'on s'y trouve de toutes sortes contraint. Les distances qui sont si naturelles dans nos régions sont ici abolies. La terre, la vie et l'eau vous happent comme font les amibes, et vous dissolvent, en ricanant de vos littéraires échasses.

Je m'en étais assez bien tiré lors de tentatives précédentes, mais l'éblouissant narcotique se trouve cette fois augmenté du puits sans fond de deux grands yeux bleus très neufs qui

engloutissent l'argile, le sable et les feuilles comme des buvards, et tout autant mon temps, mes regards et mes actes, à corps et à cris. Bref, la récolte de ce nouvel an s'annonce pâle, à moins que tout ne s'avère n'être - comme il y eut cours précédemment - qu'affaire d'accommodement.

En attendant que l'esprit souffle à nouveau, force m'est de constater que le papier s'amollit. De glacé qu'il était, le voilà devenu semblable à son chiffon d'origine.

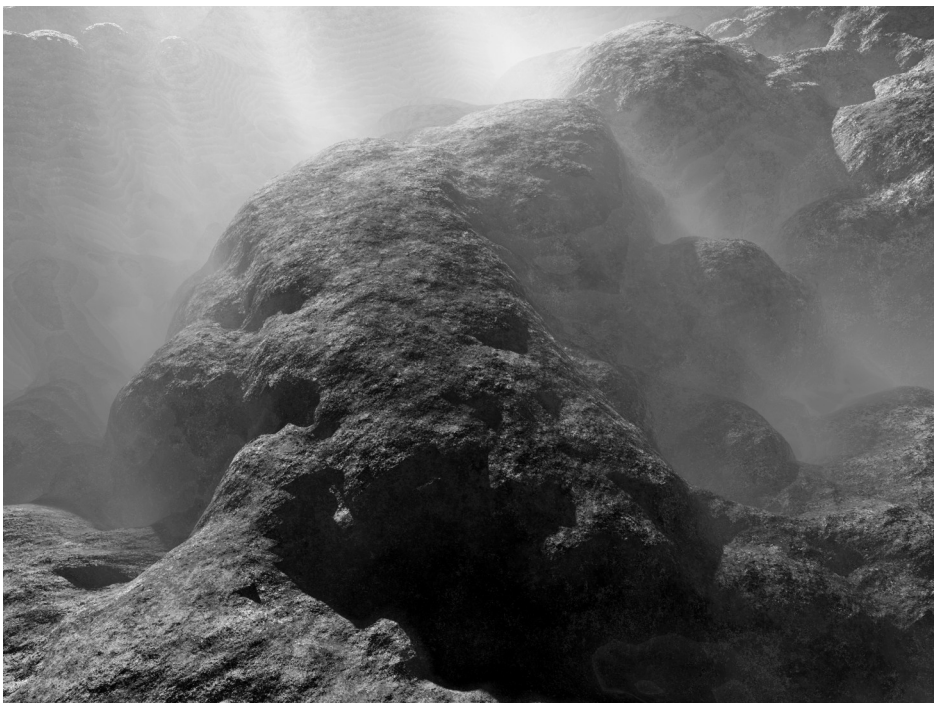
Ah! Dans ce pays sauvage, le bon argent de la Banque de France lui-même a des vapeurs. Il ne crisse plus ni ne bruisse sous les doigts, mais s'écroule lamentablement, se fripe, se ride, s'affaisse enfin et l'on conçoit que les indigènes n'éprouvent guère le désir de travailler pour obtenir quelques exemplaires de ce genre de limaces bariolées qui s'évade mollement des poches. Et puis il faut bien admettre que rien ne pousse à avoir de poches, encore moins des poches pleines, quel embarras !

Les jours et les nuits ne sont rien de ce que l'on croyait savoir. Les aubes sont sans aurores et sans gloires, simples transitions argentées et lentes entre la nuit et la fournaise. Cet éclat métallique inaugural qui prend source vers cinq heures et demie s'effrange quatre belles heures. Puis c'est un enfer de lumière et de chaleur, et se trouver sur les routes à ce moment, quelle douleur !

Vers quatre heures et demie, on peut envisager de se rendre jusqu'à une plage, mais tout est perdu, il est trop tard. Le temps d'un soupir, d'un silence et tinte la première rainette qui ouvre la nuit. Le soir est tombé brusquement sans la

moindre rougeur, en un or bref qui se prolonge en cris gris des vampires qui dansent autour des manguiers, puis se gorgent à belles dents des fruits que l'on réservait pour le dessert du lendemain.

Enfin les lucioles tracent en pointillés des échancrures sur le velours et il faut fouiller les maisons pour tenter d'y retrouver une paire de ciseaux. On ne trouve jamais bien sûr l'ustensile souhaité, et c'est pourquoi l'on ignore encore sur quel ciel s'ouvrirait la nuit si l'on y taillait à grands coups selon le discours en morse des lucioles. Mais il se peut bien qu'aux lointains viennent s'effondrer les vagues et quelques battements de musique.



Brouillards

Sapins

Chatons d'argents
et chandelles
des sapins chevauchant dans leurs écailles souples
le son luisant du vent blanc

Vivant qui fuit
navigante vigueur

Granites

Spleen plat

Il existe des pays où l'on regrette de n'être pas né, ou de n'avoir pas autrement pris source, afin de pouvoir les porter pour toujours en soi. Des pays dont la fréquentation est beaucoup plus indispensable que celle même du coin de terre où vaille que vaille s'est enracinée votre enfance. Des pays dont l'oubli pendant seulement quelques mois, dont l'absence, rendent profondément malheureux et vide.
Il me coûte assez peu de me perdre loin de mes anciens lieux, qui ne sont que ciels sur une terre plate, quasi absente, une terre d'astronomes, une terre où les villages sont des reflets d'étoiles, rêves irrémédiables d'archipels... Je peux m'absenter de ce lieu géométrique fait de férocité et de beauté mêlées et dont la topologie enseigne tout à la fois la liberté et la rigueur. Et bien plus redoutables sont les spleens locaux, rampants sur le plan inévitable, rendu plus inévitable encore par la complicité d'un ciel écrasant, quand le soleil n'y

ajoute pas...

Il y a des jours où le grand plan est poisseux au delà de toute espérance. Seuls ceux de Saint Nazaire où la présence de la mer et de la Brière accusent encore le phénomène, ou ceux des plaines du Nord, peuvent sentir ce qu'il en est. Il y a des jours où l'océan local, qu'il soit vert tendre, bleu-gris ou doré, porte de toutes façons les couleurs d'une calamité. Il y a des jours où l'horizon ne se contente pas de s'effacer du paysage, la brume unissant indissolublement ciel et terre. Il disparaît aussi de l'âme des fantômes survivants. Les noces d'en haut et d'en bas lorsqu'elles ne sont pas féeriques sont épouvantables. Ce pays là, j'en suis sorti quoique je n'y échappe pas, mais il ne me pèse qu'en ce qu'il me constitue. Je ne suis pas tenu de m'y rendre.
Il en va tout différemment de l'autre pays où se cultivent les mégalithes, et dont le mien crie l'absence. Dont le mien est un des reflets. Ce pays là est ce foisonnement de points de vue que le mien n'est désespérément pas. Il est l'autre réalité du mien, l'exact envers de mon décor. Ce pays là retourne le mien comme un gant. Je n'endure pas sa pluie, je la souhaite. C'est une fête qu'il m'offre. Je n'y redoute pas le soleil qui m'est si souvent enfer chez moi. Son Printemps d'émeraude, de bleus et de mauves est bien au delà de mes rêves... Si mon pays est euclidien autant que pays puisse l'être, celui-ci est fractal au même degré, d'une même passion.
Et je connais ces îles dont il est convenu que chacun rêve. Elles me sont chères aussi et leur regret doucement me

déchire chaque fois que je dois les quitter. Elles sont belles. Mais je leur connais aussi un certain poids dont s'évade ce lieu nécessaire. Alors, s'il advenait encore qu'ayant perdu mon horizon, je te demande ce service que rendent avec tant d'indifférence les boussoles et que tu ne saches que répondre, tu n'auras qu'à me dire d'aller rêver un peu du côté de Crozon.

Bruines et brumes

Les filles du bout du monde
que l'on retrouve à Camaret au quinze août
cachent au plus près de leur corps
et par delà leurs chaînes
la liberté comme un sou neuf
et tout au fond des verres qu'on boit
pour se donner une contenance
là où ne bruissent plus les affaires ni les métiers
leurs yeux brillent comme au premier jour
aussi pourpres que des algues

Comment oublier ces jours où je vous frôle

Effraie

Tes cheveux s'évadent en une poste éblouissante
dans le vison de ta cascade

Puis tu es nervure de mon pays qui dort
en segments ligneux

Luxueux détour de peuples lointains à l'histoire embuée
boucle d'oreille bavarde à voix basse
tu fais rougeoyer l'hiver

Mouette de la mémoire
tu bruisses aussi dans mon futur

Mais en cet instant tu es pulpe

Naufrage en lenteur

La Bretagne sombre doucement
pulpe profonde
comme une Venise émerveillée
les yeux laqués d'oubli
absentée de tout fard et de tout artifice

La terre bascule
lacée d'hallucinations
lente de crépuscules et d'éclats
et indéfiniment
en un frémissement de lèvres
elle s'effrange et s'inonde

Rien d'autre qui le tienne ensemble
que le penser qu'on a
de ce royaume d'entre chien et loup
où
de toute origine
tout n'est que ruine ou prophétie
et où l'immédiat même
si vierge et si usé
qu'on voit l'au-delà au travers
n'est lieu que d'un entêtement d'amour

Göteborg

Göteborg en Août
s'applique avec candeur à imiter Paris
Göteborg née de marin inconnu et de mer hollandaise
saisit sa plume et passe sa langue sur ses lèvres
Göteborg en Août fait bateau-mouche et manque sa cible
au delà de toute espérance
Göteborg fait un joli Paris de Juin
très simple et très doux

Grillages

En Suède
les grillages qui bordent les autoroutes
ne sont pas pour les mauvais payeurs
- c'est tout à l'oeil
Leur propos est de protéger les animaux libres
de la sauvagerie des pare-chocs

Mais ils empêchent aussi
la tendresse du lac
d'envahir l'automobiliste

No Drinking Water

Le fer

Il est rare qu'un homme sorte à son avantage d'une partie de draps de fer

Mancenilliers

De voile et d'ombre

Oh! Ce n'est pas la nostalgie des îles
Non
Plus profond que cela
comme un amour perdu avant que d'être
tes doigts qui s'effilent à mes doigts
comme un départ de toutes les saisons
pour un irrémédiable au delà de ce monde

toutes les saisons que l'on quitte
qui s'enfuient avec la respiration de la mer
où
de chaque vague mourante
s'exhale le bruit du vent qui la fit naître

chaque vague qu'on cueille à la grève
au soleil de cendres et de sable
de cendres comme les villes
au regard nul du conquérant

Divaguer

En maintes communes des Antilles, il se voit des écriteaux qui spécifient que les divagations d'animaux sont interdites.
Et j'ai pu d'ailleurs observer partout que les animaux - plus particulièrement, il faut admettre, ceux qui marchent et courent à quatre pattes - faisaient quant à leur part le plus grand cas de cette décision.

Fracture de l'aube

Mes doigts glissent comme tanches à tes flancs
oscillent de certitude
Et au revers de mon regard une brusque embellie se dévide
comme une main chasse la buée
traçant des signes sur la vitre

Les yeux clos je cueille l'espace sur ta peau
feuillet par feuillet
un à un
et nos pages aux lointains frissonnent

Je t'entrouvre et le temps bascule
je t'entrouvre et ton miel se déverse
à perdre haleine dans mes gouttières

Je t'entrouvre et je m'engloutis
au sein de ta douceur amie
mes rêves à tes rêves lacés
je rejoins tes pensées luisantes

Les citronniers flambent au vent

Au toit les ardoises fragmentent
leur poussière sur les orties
Passe un souffle
fusant son ardeur dans les arbres demi assoupis
Des calebasses d'indécence
pendent des branches au ciel sans cri
Et le soleil s'évase aux mornes

L'air bruisse sans coup férir
jusqu'au coeur de mes avalanches
C'est l'horreur bleue d'un lent midi
Et tes yeux très blancs de Carrare
posent leurs eaux sur mon drakkar

O miel si lent de nos amours

Aube calme électrique

Calme brume farine
où flottent lentes et suspendues en un frisson
les cathédrales
et pourtant mon coeur lourd
mon coeur étiré
mon coeur qui traîne les pieds et qui lèche son frein
mais aussi
mais pas moins
qui dévore déjà en son coeur la distance
ensevelie sous des couches et des couches
de cendres et de rage
capte le halo ardent et suave des saules
qui vire à l'hélianthine
et celui d'autres encore d'un jaune moins sucré
qui grain à grain pierre à pierre
pleurent les ors de leur automne

L'herbe se fait bavarde et les pins sont diserts
et mon sang va perler aux branches pâles des bouleaux
Les peupliers rêvent de bronzes
et sous peu tout va exploser

Je vole cependant vers un lambeau d'espace
affleuré juste aux vagues
à la frange de quoi l'océan fait dentelle
où la saison qui point n'est rien qu'un moirement
une subtilité dont ne saura rien dire
la chair des étrangers avide d'évidences

Sache, laissée, ce rien
ce printemps caraïbe
qui noue l'âme de l'air
d'un parfum épineux

Grenier

Grenier pourpre
charpenté de musiques seigneuriales
je voyage à ton très étrange chevet
acclamant les étoiles
et le saphir de ton bourgeon

Métamorphose

L'ai-je bien descendu ?

Pas de refus
non
mais tout de même la guerre

J'aime si fort mon ennemi
qu'il pleut sur sa carcasse
qui vaut tellement mieux que ce désert où elle me laisse

A ne pouvoir tromper le désir
on l'ajuste
De toutes façons
c'est une affaire de précision

La pluie ?

Anses

Airelle

Quand elle peint l'air est bleu
On en a les poumons tout colorés
et il est dommage que cela ne se voie pas

Et l'on peut danser
tout de noir vêtu
dans les lueurs âcres
de l’aérographe
et se laisser posséder par les dieux du rock
ou par ceux de vieux airs Renaissance
qui perlent sous la marchandise
comme un pan de chemise de mon pantalon

Et l'on n'est pas indigne de cette fille
qui virait à Lorient
oublieuse
jupe longue et pied nu léger
frappant l'herbe et la rosée
Facile
comme l'amour parfois

Les saisons vont et viennent
et ne sont jamais en retard

Les chevilles à vif

J'ai suivi la belle jusqu'à son traîneau sur la pente
Nous nous sommes allongés dessus

Le traîneau s'est mis à bouger
lorsque je l'ai serrée très exactement contre moi

Depuis je sais bien qu'il glisse
quoique je ne sache pas vers quoi

Mais je n'ouvrirai plus les yeux

Sans titre 1

Les fifres des mendiants
aux yeux enchâssés dans les rides
sonnent sans défaillir
et des chapelets de gardes
titubants
s'enfilent dans des couloirs aux vitres jaunes

Des lanternes échevelées s'éblouissent avec vigueur
sous les acclamations crépitantes
des galets
de mers évaporées depuis fort longtemps

Les clameurs hirsutes des chiens de fer éclaboussent
les six points cardinaux
et des couteaux crissent sur les pierres

Des ruines transparaissent sur la plaine
filigrane oublié de logique défuntes
Les rochers calleux se fracturent à l'infini
vers un horizon décadent et ombrageux

Aurore

Rien
que cette pâleur levante
en ombre inversée d'une ville
inverse aussi bien d'Occident

Mais l'oiseau sans erreur a crié
et aussi mon ventre
déraciné
saisi par le froid qui hésite
et ma tête dévidée
où grésillent les abeilles lentes du sommeil

Oh ! C'est bien l'aurore ce meurtre
elle a les doigts tachés de sang

La plaine et les îles

Debout
les chevilles de plumes sur cette terre de vent
dans la fourrure d'orge et de perles
je manoeuvre d'éclatants cerfs volants
sous le manteau de velours incarnat du ciel

Comme ce dépeuplement est doux
Et la mer vert-de-gris
câline les gâteaux de sable de l'hiver

Pas une source à la ronde

Il faudra comprendre le bleu écrasant
et aussi la verdeur tendre

Grève beige

Sortilège grégeois
Aimante
Pourpier frangeant la plage
Amant
Aux doigts de salicorne
Magnétiquement
Larmes aux choux qui s'égrennent bleus
S'entrelaçent

Clique caniculaire

Repus de soieries marines, de musiques cathédrales, de breuvages aux accords inouïs, nous allions par les rues vides quand s'entendit au loin le déchirement d'une cornemuse, puis le cri d'une bombarde dont les accents ne devaient rien au folklore et tout au plaisir.

Nous approchâmes du lieu d'où semblait provenir une si avenante harmonie et vîmes une dizaine de vieillards pétulants, dignes mais quelque peu hilares, bombardes et binious, tambours et grosse caisse.

Nous restions là, intrigués, tandis que tous tentaient de s'accorder, les sonneurs s'évertuant à stabiliser le débit d'air sortant des outres. Les vénérables débordaient du costume national comme les avantages d'une Belle baroque de l'échancrure de son corsage.

L'un des spectateurs, qui comme nous se tenait les côtes, expliqua qu'il s'agissait des exclus de tous les bagads des environs, bannis pour leur détestable et incorrigible conduite et qui s'étaient regroupés sous un nom (breton et par conséquent peu propre à marquer les mémoires platement francophones) signifiant "Les Vieux" afin de perpétuer leurs très douteux exploits.

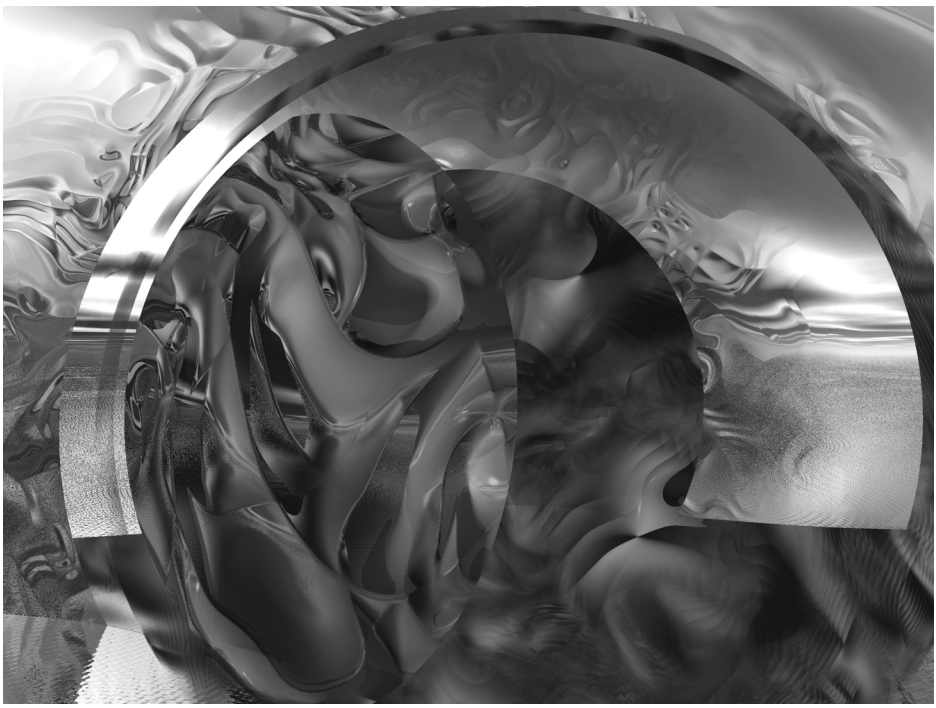
Le porteur de la grosse caisse, le plus féroce entre tous, arborait un rictus aristocratique et funésien en frappant, avec une allure et une dignité irréprochables mais dans un contretemps rigoureux, de sa baguette à l'extrémité délicieusement fourrée, la peau profonde dont il avait la charge, à chaque fois qu'un de ses complices, avec la conscience des artistes héritiers d'une antique et respectable tradition s'envolait dans un de ces roulements de tambour subtils qui font l'élégance retenue des batteries brittoniques.

Tous attendaient, dans le plus lamentable désordre et mimant avec sérieux le plus redoutable des sérieux, lâchant de ça de là, qui une note, qui un bruit, un compère encore plus septuagénaire, tandis qu'allaient et refluaient les vagues de leur irrésistible connivence.

L'attendu arriva en hâte dans l'attirail réglementaire, fraîchement repassé par sa ridée et tendre épouse dans la

deux chevaux indécrottable à laquelle on pouvait se douter qu'il était endroit de prétendre.

Après quelques salutations d'un style ancien et de la plus haute tradition, un étrange et vague cortège finit par émerger, moins pour respecter la forme que pour sauver les apparences, et puis la colonne s'ébranla d'un pas vacillant et honorable dont les quelques tremblements devaient tout à l'âge et à l'émotion des retrouvailles, mais néanmoins d'une raideur stricte et de bon aloi, entonnant à pleins poumons et lèvres pincées "*Son Ar Chistr*", air traditionnel et profondément celtique dont le refrain se trouve être, on s'en souvient sans doute : "*E blanke e blanke chopinette lon la...*"



Misty 28

Oeuvre-pis

Si j'avais de l'argent, peut-être l'attribuerais-je aux travaux de la Sagrada Familia à Barcelone plutôt que d'en faire don aux pauvres. Parce qu'après tout, un pauvre, même avec de l'argent, le plus souvent ça reste un pauvre.

Il me semble que je veillerais pourtant à ce que ma générosité pie ne s'aventure pas trop au delà d'une sainte chicherie. Et si j'ai la piété si pingre, c'est que j'ai fort à coeur que cette cathédrale ne soit jamais achevée. Parce qu'il me paraît très nécessaire à son genre particulier de beauté qu'il y pleuve et aussi parce que la fonction d'un temple est d'être le lieu d'un dieu, béant par conséquent sur l'univers, et non un abri pour le croyant auquel il s'agit tout au contraire de fournir l'occasion d'endurcir sa foi en priant sans faillir sous les hallebardes et les cordes

Tambouriers

Lumière froissée

Au matin la respiration de la mer se fait plus profonde
son souffle plus rauque et plus blanc
Les nuages ont des majestés d'éternités
et les esprits clignent de l'oeil
à chaque page du réel

J'en vois qui luisent sur les feuillages
d'autres plaqués au sol brûlant
couvrant de leur opacité les roches

Je vois leur éclat dans les branches
leurs rémiges vibrent et froissent
leur blancheur aux palmes embrasées

Je vois leur maître à tous qui gîte tout au coeur du soleil de fer

Ce ne sont pas de ces ombres
qu'on voit grouiller sur les frontières ténues
au pays des morts et du crépuscule
Ce sont des démons cliquetants
cachés dans chacun des plis de la lumière

Dés

La parole est bifide
A peine mon écrit s'envole
qu'au jour pourtant
le cabribois ricane
Les rois
comme aussi les reines
traitent d'égal à égal avec les fous
car le hasard n'est plus
que les dés terminèrent
Et que nul nerf ne nie qu'il neige au coeur des pierres

Mangrove

Majesté scripturale aux pattes de velours
qui parle
et comme un signe
choit
Nuage de vert tendre qui plane au bleu de l'eau

A ciel ouvert

Les chênes s'enflamment d'un souffle d'air
les abeilles grésillent dans la lumière frémissante
l'herbe fait le gros dos espérant une pluie
et le bleu tonne

On ne met le couvert qu'à couvert
pendant que les tomates rougissent en plein ciel
et que la paille tressaille sous le miel

Faille tremblante du réel

Mangrove

Il faut laisser affleurer en soi un peu de la vie sombre et puissante des palétuviers pour se figurer ce que peut être un enchevêtrement de hiérarchies où ne se démêlent plus tronc ni branche, pour se représenter quel débordement de vie ambigu et invincible cela constitue.

Pour aimer la mangrove, il faut aimer le marais, la douceur lisse de la vase qui n'a d'égale que celle des cendres et la géométrie élégante, souple, obsédante du végétal, géométrie du jet, presque rectiligne, élancée comme un songe gothique, mais cataracte aussi d'arcs et d'absidioles comme un pur rêve roman, une cathédrale à perte de vue et à perte d'âme qui n'en finirait jamais de se recommencer.

Il surgit de la boue marine une conception étrange de l'espace, comme une ville courbe et calme qui aurait poussé

là, libre de tout propos comme de tout architecte, sans volonté autre que de proliférer et sans autre ordre que celui issu de cette claire nécessité.

La rêverie qui émerge de tout cela s'éloigne vite de toute méditation de l'arbre, tout comme elle se voit contrainte de renoncer aux imaginations de la forêt, serait-ce dans leur luxe le plus irréductible. On peut toujours se tirer trop facilement d'affaire avec la forêt en se la représentant comme une collection, une juxtaposition d'éléments discernables. Elle veut bien se laisser dire foule.

En revanche, il serait à la fois vain et illusoire de tenter d'isoler la moindre velléité d'individu de la mangrove. Il faut se résoudre à en penser le réseau comme une totalité élégante et limpide, c'est à dire sans partie, et pour cela chaque racine aérienne jaillissant en rejet ou tombant hors des cimes tend un doigt, une main secourable.

Alors, l'image se déploie doucement d'un lieu lent, insaisissable en ce que parfaitement dénué d'origine, impropre aux facilités toujours un peu louches du référentiel, fût-il greffé, mais dont le début, paradoxalement, est partout, que l'on peut à tout instant recommencer de comprendre sans craindre d'en rien perdre, dont les chemins ne mènent à rien d'autre que l'idée plus profonde et mieux sue de chemin, et le miroir des eaux ne réfléchit que la vérité de cet ordre natif et souverain, merveilleusement affranchi du fragment, où la

source de toute symétrie même se perd.

Ce n'est qu'une pulsation subtilement dissonnante, indéfiniment dissemblable à elle-même, un rythme étrangement syncopé de hasard, l'âme d'une reprise incessante mais insoucieuse aussi de son propre savoir, qui se déplie pourtant selon un mode unique par quoi elle se saisit pareillement du temps et de l'espace.

De loin, ce n'est rien qu'une brume verte planant entre la terre et l'eau, trop pénétrée encore des nonchalances de l'océan pour paraître un instant méphitique. La mangrove est une plaine qui aurait pris de l'épaisseur, quelque chose comme un plan qui se serait soudain mis à foisonner d'avoir trop écouté les échos ramifiés du ressac, d'avoir trop médité de quoi la mer se ride, ou peut-être, la contagion abrupte, verticale, brusquement étendue à d'autres dimensions, de la transparence échevelée des ondes liquides qui viennent là mourir du bleu de l'horizon.

Au plus près, c'est une ingénuité de frange, une légèreté qui se refuse à graver l'espace, une calligraphie inouïe qui se lirait de l'intérieur, un signe extrême évadé de tout dire et qui danse et surgit sans cesse de la limpidité étale, une lettre singulière et irréductible, absolument rétive à l'alphabet, aux contours inextricablement nets, claire et douce, dont il semble que le tracé exact exigerait la conjonction simultanée d'un très grand nombre de désirs divers et subtils.

Et puis, là où vient s'achever l'impénétrable paraphe, aux pieds que vient lécher le flot de ce fier fouillis d'arcs, il perle de la plage un hérissement noir où l'on croit un moment reconnaître comme un frémissement d'enfance. Mais non, ce ne sont que racines qui prennent l'air. Les véritables émissaires de l'inextricabilité conquérante pendent haut parmi les feuilles, stylets tout prêts à se ficher dans l'encre du sol presque limpide, insolemment feuillus déjà avant d'avoir rompu l'amarre de l'ombre dont ils naissent, fruits étranges, germes fuselés d'effusive écriture que dira de ses doigts à voix lente le temps.

La mangrove sait dire l'espace comme une ligne qui bifurque en chacun de ses points. Mais n'en va-t-il pas ainsi des grains du plus simple segment, puisqu'on ne peut absolument fixer de successeur à l'un quelconque d'eux, et n'est-on pas fondé à croire que ce n'est que parce que lire c'est choisir que la richesse s'en élude en un début et une fin?

Bali

Le long de cheminées elfiques gardées par des chiens d'argent
rêvent de long lézards risque-tout

Tandis que les gouttières s'ébrouent
sur d'énormes tambours de bronze
un temple se dresse dans la mousse et le vert-de-gris
Et le vent s'enfile dans des flutes de soie

Il n'est rien de si riche que les vagues toujours affamées
qui se jettent ardemment sur les dromadaires du rivage

Les habitués des lieux se nourrissent de roses de porcelaine
et de gâteaux en papillotes

Ils partagent à chaque aube leur rutilante pitance
avec l'océan et les arbres
Ils n'ont pas désappris leur musique cristalline
mais ils savent prêter l'oreille et le corps
aux rythmes écumants des lointains

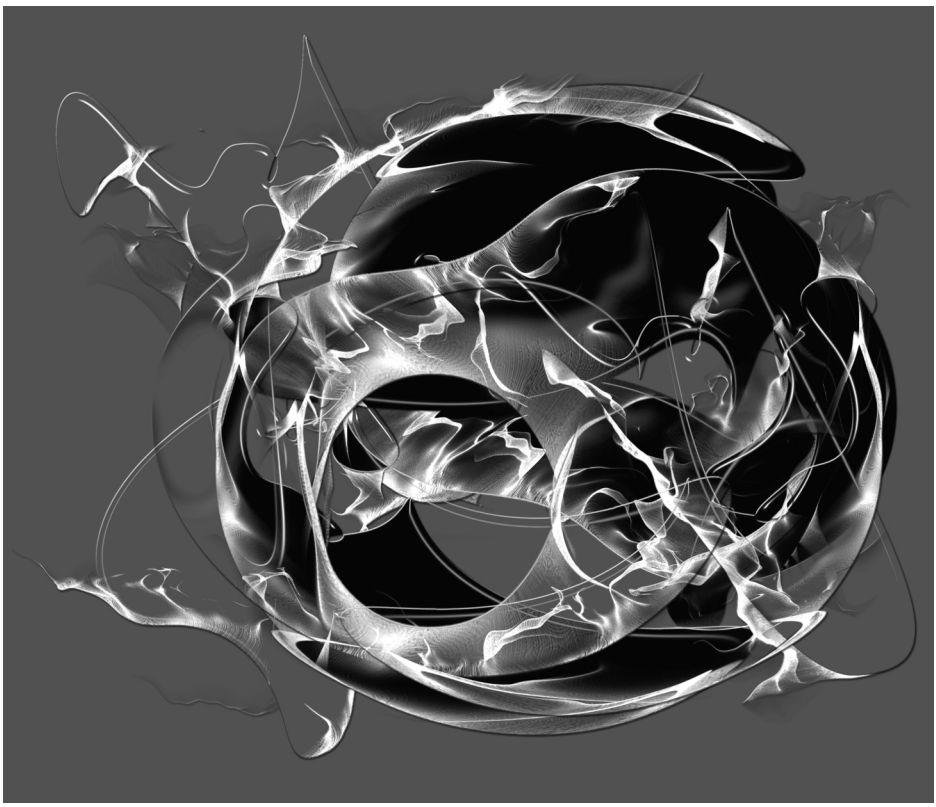
Nombreux
perchés sur de vaillantes motocyclettes
ils regardent amusés
fuir les rats nippons vers le couchant marin

Sous la surface respirent des cervelles bleutées et des champignons

La forêt des stèles

Tortues calleuses au galbe doux
surgies des profondeurs des gnoses
sur vos écailles d'anthracite
ou de mica
se dressent les stèles au delà des feux
d'où s'envolent à n'en plus finir
les dits et les gestes souples des anciens

Tortues de Xian
très savantes
bêtes de somme de l'éternité



Tao

Fleuve rouge

Fleuve et chevelure de sang
ouverte
d'où sourd le monde aux yeux fermés
le monde conciliabule
embruns, écume

Discours amoureux
d'évidence

Ouvrages de Dames

Art ovale

Eux (devant l'art ovale de la belle):
- Quelle mouche l'a piquée ?

Moi:
- Bzzz, bzzz! Je suis l'éphémère source de l'éphémère

Elle:
- Je suis la mère de la mère,
l'effet de l'ove, son ancre sa houle et son lagon

Genèse

Mon amie s'épaissit de merveilles
Que je détache un instant ou mille ans mon regard de ses yeux
je les retrouve bleuis par les lointains
Elle
transparente encore de ces étoiles qu'elle vit frémir
vermeille de cruauté comme une épée moqueuse
se love brillante dans le silence
forte comme un serpent d'écume
ourse
laie
oiseau_lyre
réalité qui danse
au delà de tout reflet

Submarine 15

Lait mûr

Ma fille aux yeux d'obsidienne
au regard de lémur
où miroite une sagesse profonde comme un oubli
où tintent comme glaçons au ruisseau
les puretés des vies d'ancêtres insouciants
petits animaux à mains délicates
dont la queue s'enroulait aux crosses des fougères

Insulaire

Mon enfant là bas sur son île
mon enfant si loin si seule
reviens vite
Et de ce monde, mon inusable
ne laisse pas pierre sur pierre

Mon enfant aux cheveux mouillés
sortie victorieuse d'une hirsute bataille
boussole désormais ton cri
mon nord de tous les temps

Balinaise aux mains fripées
d'un si long voyage

Trois jours durant le coeur tendu à ton coeur
trois jours durant
et tu es venue comme un orage

Je te ferai comme il est dit
une robe couleur du temps

Trois mois

Il est trois mois, Madame
et déjà elle s'empare du monde
Ayant de la main parcouru mille et mille chemins
ayant fait l'inventaire des sentes inutiles
des voies sans promesses
elle a dressé les cartes de l'improbable
et choisi ses traverses et ses actes
tendu ses fils étranges et soyeux de liberté
avec cet art dont on pourrait songer que nous ne
sommes plus capables
si nous n'en faisions montre
étonnamment
à chaque pas

Et si elle ne marche pas encore
c'est que déjà elle danse
sur ce rythme si riche que nous n'égalerons plus

Quoique d'orées et lisières
nous élaguions les routes
qui la mèneront à la nuit
quoique nous n'arrachions notre être
qu'à la crinière des orages
nous n'avons plus tant qu'elle l'honneur précieux
de choisir nos armes
nos langueurs
notre cri

Pourtant tel pourrait être sans doute
encore
notre privilège
si nous nous étions trouvés assez forts et assez souples
pour contraindre
une fois pour jamais
le monde humain au pardon

Ou
pour parler plus véritable
si nous n'étions
même si peu
faillis d'amour

Fata Morgana

Ton regard à mi-coupe bu par le ciel
et à mi-coupe plein du velours vert perlé de vent
posé sur l'infini où lentement se file
et va fleurir
le lin bleu de ton esprit
traçant des routes entre les îles

Il fallait que je vienne étendre
de l'avers de ton année dite
au revers du soir
du fil de l'âme
le gris rare de la plaine une
la douceur des cendres où vont fondre
les ombres des dernières lisières
pour chaque retour de ton aube

Aussi je voulais que tu saches
toi dont les yeux déjà dévorent en crépitant ce vide
à quelque distance que tu me perdes
me rejoindre d'un souffle
au frémissement à peine dit
où ce vert dans l'instant virevolte
Quoiqu'il t'en semble ou qu'il s'en dise
je suis de cette transparence vive
qui se dévide de tes doigts

Tes yeux scellés de cire

Tes yeux scellés de cire
Vantaux fermés sur les rugissements du sommeil
sur l'enclume où se martèlent nos jours
sur la paille qui couvre nos ans de gel
sur nos ruines déjà

Quelle rage
tes yeux de fer bleui
toisant le monde enlisé

Et ta colère à rompre l'âme
déferlant comme un rire sur cela

Matta Morgana

Matta
comme une voile aux confins lactés de l'esprit
et notre toute petite fille
juchée sur ses quatre lunes
qui parle doucement aux toiles qui lui parlent
ou manifeste à grands pleurs la cruauté de leur recel

Et nous
courons l'oeil épars
au devant du désastre qu'annonce pour dans quelques secondes
la météorologie
du sourire et du sourcil

La bouche blanche

Ton âme assise hurlante près d'un terril fondu
ton âme pourtant
si douce aux doigts
Tension ineffable de la vie dans ta chair
par quoi se dit la soie
au delà de ton souffle

La forêt digitale

Tes yeux qui sont cèdres
repos arctique
Tes yeux qui balbutient des grammaires d'aurore
Basalte
aux cils graphiques
Ecume de pierre et d'encre

Août

Août
les soleils grisonnent sur la plaine camélidée
Nos amours s'évaporent en fumerolles sur l'étang
peau d'encre frissonnante

Mon fils au chef de paille
aigues-marine sur champ d'azur
qui me montre le ciel du doigt
j'attends sournoisement que tes idées s'éprennent
Aurai-je de l'élan encore pour savoir tes moissons?

Effets de bord

Tant de regards qui te ceignent
d'images furtives à te clore
cerclée sur ton coeur d'argent

Pour un frémissement de toi
le monde soudain à tes pieds
en un miroir infranchissable
Et toi au milieu
toute ronde
retournée comme un gant vers ton centre
nouée sur ce moyeu d'absence
réduite à ce pur sanctuaire

Du geste où je te fais mon Nord
je déracine aussi le tien
Pôle ta boussole s'élude

Mais je sais mieux
un autre don
un autre gouffre
ridant ce lac où tu n'es pas
souffle ou brume
en voiler le tain

Il y a ce vide au dehors
dont on sait bien qu'il dit l'histoire
et il y a ce vide enclos
que l'on tait
mais pas moins bavard
Au vrai ces deux là sont le même
Nés du dehors et du dedans
nous sommes enfants des lisières

Submarines

Tanche

Dans ma nuit
lisse
lente et blanche tanche
au tant lit vide hautain
ma belle étanche chair
mon beau piano aux touches absentes
ma belle boucle
bouche absinthe
ma pas très ouïe
mon un peu sourde
mais pas moins joli fil de mes jours
pas moins le noeud de mon intrigue
et pas moins dénouement de ma chair

Urknall 6b

Poivres et Cuivres

Sabres de Sable

Perle

L'araignée sait bien qu'il n'y a qu'un pas
de sa toile aux étoiles

Suies d'exil

Vos cavernes sont blanches
mais...
Quelles suies diluviennes aux arches des ponts
et des fenêtres taciturnes !

Rien de plus palpitant que le passage d'un train dans la campagne
quoiqu'anodin en ville
où l'horizon rétréci
s'emplit de signaux décadents et rauques

Par temps gris
il nous restera toujours la chanson colorée
des parapluies et des lilas

Chat chagrin

Etait-ce chat ou bien chagrin
dont se voilait ta voix au téléphone

Rien de félin pourtant
pas même ce léger feulement
dont parfois
tu viens te dire entière et tendre

Et tu as traversé mon sommeil
comme un coup d'épée l'eau
toutes ces couches d'automatismes qui jouent
miroitent presque sans moi dans les travaux quotidiens
jusqu'au noyau vif de mon coeur
où veillait la pensée de toi
où tu vins exploser électrique

Là
au rebond de la peau
du tambour où choient tes larmes

Tu

Dans le sable de la journée
souvent advient que ma pensée file
vers les terres dorées de la reconnaissance
alors fort éperdue
ou un peu au delà (mais pas tant)
que mon esprit s'égare
là où mon corps te trouve
Et ce n'est pas que je me sache défaillant à le dire
non
mais les jours sont tramés d'accidents
qui vous arrachent les mots du ventre
qui viennent piétiner la plate bande précieuse
avant qu'elle n'ait pu même s'offrir au risque de fleurir

Que faire?
Te faire savoir
dans l'instant s'il se peut
que je t'aime ?

Facilité
où ne s'étanchera rien de ce que je fus empêché de prononcer
Ou bien laisser un blanc, une absence, un vide
pur croirait-on
mais où choit
où naufrage jusqu'à l'ombre amère
du gouffre où pourtant tout s'est englouti?

Je ne sais le plus redoutable
de la facilité ou bien de son refus
et je reste coi là
et je tais mes je t'aime

Doigts

Ce n'est pas un savoir que mes doigts filent
Ils ne cherchent pas mieux aventure ou fortune
Mes doigts sont sable et cendres
Je n'ai pas souci de caresses, je te rêve
Et d'ailleurs je n'ai pas de doigts
mes mains naguère s'envolèrent
ou churent en poussière
je ne sais

Je ne suis que brume et que songe
qui s'étirent
qui se déchirent
en nonchalances sur ta peau
Je te ramifie
t'enracine
aux ombres des six orients

Les yeux ouverts

Partir
t'envelopper de sommeil
dissoudre mes mains en douceur de tes draps
y tisser un peu de mon absence
et tirer ton parfum de ton lit au mien
tendre à nouveau le lien d'incertitude

Il y a de ces nuits où je ne ferme que très peu les yeux
juste un instant
peut-être pas
Je bois très lentement qui j'aime
jusqu'à devenir liquide
jusqu'à me perdre en transparences
jusqu'à m'échouer où j'existe vraiment
sans une ombre.

Sans titre 2

Amants
Amants lents et profonds
Et dont le souffle naît de la nuit même

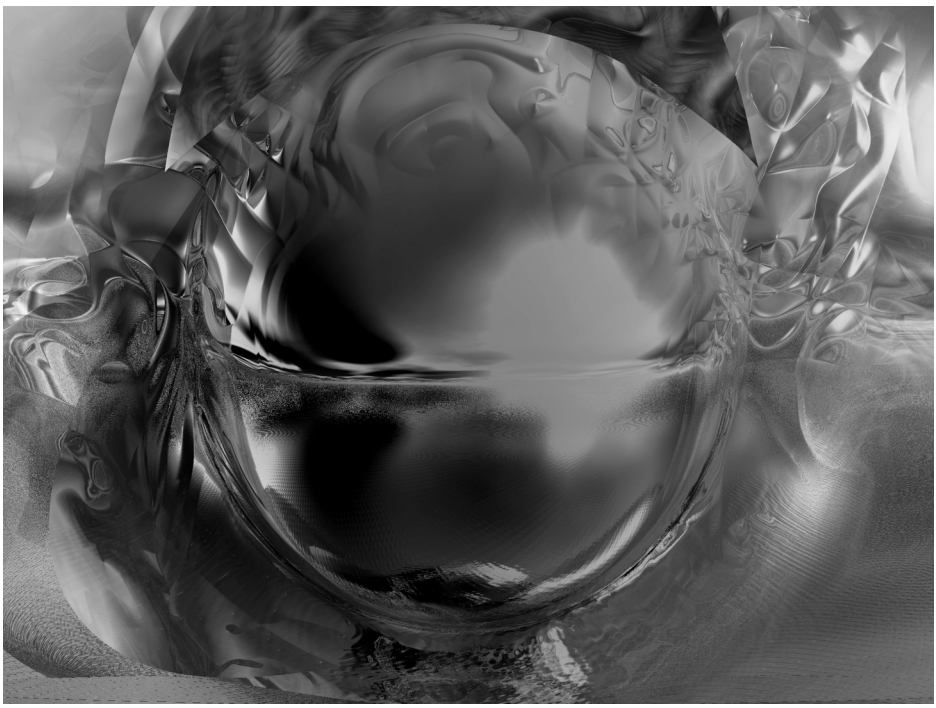
Rhubarbe et candélabre

Au fond de l'hiver
je te retrouvais à ces heures d'une verticalité
vertigineuse
où la pensée
n'est plus cette chouette tardive ont parle Hegel
mais un devancement d'aurore
où l'esprit se ramasse comme un chat
pour bondir enfin sur son temps

Je te retrouvais immergée dans une fièvre
dans un délire à faire pâlir l'acéré frère Jérôme
et nous nous mettions à tisonner les musiques, les mots
et les images
jusque dans des lointains rougeoyants
où nous faisions tanguer les oracles
jusqu'à palpiter comme eux vibratiles

Règne rouge

A la lisière vive de ta bouche
j'ai longtemps viré
sterne statuaire d'obscur et fileur de lin blanc
stipe de soie
fuseau
galet



Misty 13

A peu près

Les pies à canines
L'angle abstrus
La capote anguleuse
La pierre enculaire
Les mouches amères
Le phare abstrait
L'impur blême liège
La plaie de voûte
L'accès de fixation
Le lave-aisselles
Le phrasoir éclectique
L'habile à louper le leurre
Le pluvieux étier du monde
Après dessication des prunes matinales (à jeun)
Après dissipation des brus palatinales
La scie à Anglais

Au fur et à l'usure
Après dissipation des brumes machinales
Lampée d'épris
La planque paternelle
L'ensablée nationale
Au lit soient qui mâles y pensent
L'impure blême vierge

Comme une Vibration de Saules

Chanson triste

C'est un violon lent
au long son violent
qui miaule sous un saule
ardent
L'amie du saule
s'ennuie de lui
en taule

Fanal

Les marronniers rescapés du brasier
menacent de s'éteindre
et tout le vert est dans le fruit
Je dois aller crier sur les toits
les déchirures de l'automne

Où donc serais-je
si vous n'étiez pour moi
belle douce et tendre amie

Nous fûmes de tout temps
en vertiges mêlés je crois
et au sommet de la nuit je retrouve
la limpidité de votre esprit

Pluie d'orage

Glissant sur la peau luisante de l'eau
joué au billard des êtres
des ombres furieusement concrètes
coquilles insaisissables
j'étais là ruisselant comme un mur sous la pluie
soustrait à mes tempêtes
épinglé sur la vitre
effeuillant à tes doigts un chapelet d'absences

L'amour dentelière

Quand la candeur s'affile
que la rumeur s'émeut
et que les doigts se perdent
agitant leurs fuseaux en d'incertains contours
le coeur
le coeur regrette
ses coups de tête et ses hasards
ses coups de dés
ses tables rases
et posant un peu là de hautains indigos théoriques
rêve
du velours cramoisi d'un retour

Mais aussi
lorsque de toute approximative torpeur jusqu'à l'espoir
s'est tu
que les instants à nouveau fluent
en cette diction labile des émois et des sens
en une suite lente
en douceurs inconnues
les mains digitalisent à l'infini nos ombres et nos
absences
pour te dire toute neuve
aimée

Echouage

Votre peau de résine et de lait
qui est gouverne
Votre richesse d'ambre et de ciel
jaune
perdue en si bel échouage
et le jazz orangé de vos sourires
et le sable si fin de vos hanches
l'éclat de soufre de vos ongles
et cet or grave à vos épaules

Balustrade éblouie

Après la Voie Lactée
un firmament
un moment las
hélas

Sourire de soie

Ardente lice

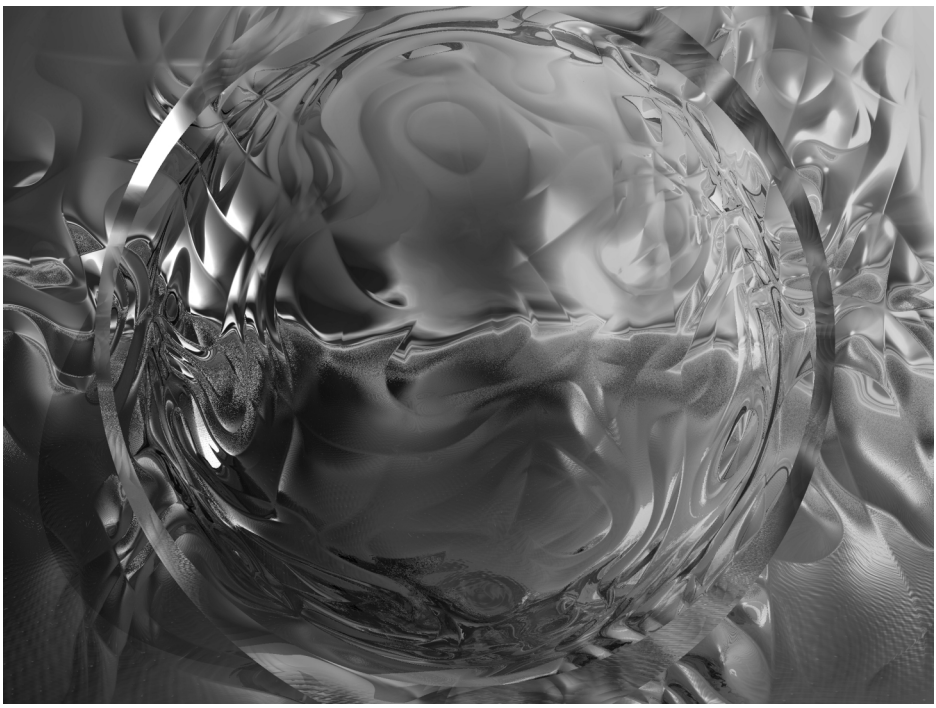
Blasons

Je me saisis de ton fleuron
tout à la source de ma hampe
et je ne sais rien d'adéquat
que ton blason à mon blason

J'ai lié ma tige
à ton accroc
et autour de ce point infaillible
je tangue
et je titube

Gîte libre

Quelques jours avec toi très loin
comme s'absentent chat et chatte
les soirs d'opéra
et revenir très maigres et sentant très mauvais



Misty 30

Haiku 1

Pieds nus dans le torrent glacé
Des cercles de fer aux chevilles

Irruption du soleil dans l'eau claire
Un cri

Le cresson babille dans la lumière
Verbe d'herbe

Loch d'Ecosse à mi-cuisses
Un filet de sang
fracture un noir limpide

Le Puits Fondu

Haiku 2

Orgue immergé
A mes pieds la musique vassale

Elle enroule son esprit autour d'un chat
et puis elle dévidera son fil
le coeur acéré et les griffes

Je dois couler jusqu'à ton silence
Qu'il soit fissure
le fondre

Couleurs

Aux affleurements de la nuit
lorsque ma tête neige
et s'enfuit
perle grise et lisse au creux de mon épaule
il oscille en moi d'étranges résonances de vous

Et quand le jour se cabre
en ruptures subreptices du temps
mes doigts s'attardent aux objets
comme plie
lame
ma distance

Il faut enfouir ce savoir pourtant
et laisser l'attente me boire
car j'aime
Temps
ce moment-ci
où vous déferlez
déferlez en moi très lentement
comme une vague douce et chaude

Et jusqu'à ce long maintenant
sans doute
je n'avais vécu que d'échos
que vous m'adveniez si puissante
proche et distincte
source souple où je viens m'accorder

Les galets égalés

Ayant poursuivi d'étranges chemins
dans les verrières du hasard et du passé
affamé
les yeux las
fourbu de quelques frasques
je vais
bien au delà
m'enrouler encore le long de ton roseau
de mon sens
par quoi je pousse droit et parle avec mon ciel

Hautbois bleu
galène
me glisser comme glissent soleil et fontaine
contre ta peau
de mathématique douceur
nue comme un lac
vague et orage où je nais et je m'enracine
du bout des doigts et de l'esprit

Coule comme le temps
fille fil
qui lie les instants comme des perles de lait

La certitude sensible

Oh!
Ma bouche posée là
tout à ta source de ton ventre
qui sait si fort d'où elle procède

Là
Et je suis patriote
Sans erreur
Là palpitent toute la terre et la mémoire
que jamais surent à leur plus mâle mes ancêtres
Toutes saisons
Et il y a cette beauté et ce repos d'être à sa place
certitude et bonheur de remplir son état
eau au creux du cristal
et comme coulent en frissonnant lentement mes
rivières

Là
Des forêts de cascades bruissent vers ce ciel d'or où tu bascules
Et ta chair est divinatoire
Et ton corps est rythme architecte
Ce chant a fracturé le vide
Et ta voix fait noircir la nuit

Là
Flue l'art de notre parole
La Nature vertigineusement est exacte
il faut
vague s'y accordant
l'être aussi
logique harmonique toute
Mais il n'est pas choix du chemin
car ce n'est certes pas un lieu que l'on convoite
ou bien qu'il soit en rien possible de chercher
Cette pulpe est le fruit d'un endroit qui se trouve
où l'on se trouve
En cela donc de trace indéniablement fée

Là
Et ma bouche n'était pas à ce moment le moule de ton sexe
mais celui de ton temps
te disant doucement cette ombre
ce ténu glissement
cet écart
d'ondoyante mémoire par quoi naît et progresse
l'indicible caresse de ce temps
Et j'étais ton écho, je buvais ton histoire
Je ne voulais plus être rien que ce retard souple, entêté, délicat

Là
L'amour disais-tu c'est bon comme le soleil
Je suis allé m'enfouir dans le soleil

Fondre

Amant au corps de cire
Fondre
Et naître ton empreinte

Chat pourpre

L'azur s'est rempli de mes roses
et mes doigts cramoisis te libèrent
je suis
chat pourpre
l'errance velue de tes venelles

Poudre d'ocre

Craquelures de l'aube
où tu rassemblais sur toi les pans de ta fourrure grise
et tes perles
où passaient en filigranes dans tes yeux
les ombres de mondes qui n'eurent temps ni lieux
des dentelles d'architectures posées sur ta peau lente
sur ta peau haute
et venaient s'évanouir comme flocons de neige
des temples
des chapelles
des clochers des dômes et des bulbes

Oh tes dents
tes lèvres
falaises où allait battre et frémir
le ressac du temps avec les premiers rayons du jour
Aux mats du pavillon flottaient nos oriflammes
et mes doigts venaient fondre à tes paupières
les derniers insectes de la nuit
Mes doigts s'étiraient en lambeaux de brume sur tes limites
J'avais des ongles d'encre pour dessiner ton rire
et des chemins de cire pour saisir tes empreintes
entre alcools et poussières

Souffle !

Souffle sur l'éternité
souffle joint embué d'ambre
et enneige tes doigts d'argent
dans la douceur de sa poudre

Ce n'est pas cendre où choit mon foutre
goutte d'étain sur ton miroir
mais une chimie blanche
que vient moirer le conte
une coalescence d'histoires
et gravent mieux que le diamant ma peau
ses griffes de velours d'encre
le fil si lent de ta salive
rougeoyant encore de tes lèvres
dans la résine du soleil
et l'onde de ton corps au mien

Je suis un océan de fractures
la tête échevelée de palmes sous la grêle
bouche incarnat et peau d'ivoire
la cire où est scellé ton miel
le rire cramoisi qui vire dans notre sang

Je suis venu laper la soie entre tes cuisses
et j'ai gardé ton poivre dans ma gorge des heures
Je t'ai fait laine de mon haleine
langue de bruine langue de suie
ligne lente et noyau de pluie
langue loutre fusant au ruisseau

Voiles

Sommes nous voiles, courbes raidies au vent
ou bien tout ruisselants d'émois
pantelants aux abîmes
voiles ouvrant les apparences
les fondant sous la langue
cerclées de l'ombre cillante de ces éclairs
à quoi la proximité n'ajoute pas
Lenteur
voiles serties à nos paupières d'huîtres

Laçage luisant de notre chair
suie d'azur, soie lactée
O mon beau luminaire en rage
fluide fanal souple assoupie en un laps
sente blanche ou les phalènes fuient

Ces façons que nous sommes
ifs lascifs oscillant de débats en ébats
effeuillant les frissons dont froissent nos ombrelles

Tout amour bu

Je ne suis amant infini
que doigts d'oubli
tout amour bu
dans la poudre de ton sommeil

Fontaine

Je suis cette fontaine au coeur de toi
que tu puisses infiniment boire
Je suis étincellement
pierre contre pierre au jour naissant
non pas l'incendie
l'incendiaire
et le vent ravageant ton seuil

Je suis aiguille d'obsidienne
écharde de verre à ton doigt
ou bien ce caillou rond et lisse
que tu gardes des heures dans ta bouche

Je suis un brandon oublié
la dernière braise sous les cendres
luisant au vent glacé de mers
où n'iront guère
ceux qui allumeront tes brasiers

Aux heures où tu es tempête
je suis gemme jetée au chemin
Aux heures où tu seras de flammes
de flammes toute
silex qu'on n'embrase pas
s'il se fend pourtant
ou se brise

Prends soin et garde de moi
je suis soleil aussi
Sauve toujours ce fil
d'une soie si ténue
si douce qu'on ne peut la dire
entre ton coeur et mon coeur
entre ton esprit et le mien

Je suis amant de transparence
ton reflet et ton filigrane
Je te sais où tu ne te sais pas
Tu me jetteras vers tes lieux
et pour toi j'y prendrai racine

Mais l'or n'est su que d'orpailleurs
ou d'alchimistes

Je ne suis pas de tes redites
mais cette porte de verre noir
l'ombre de tes pensées omises
où vont parfois crisser tes ongles

Tapi au bout de ta parole
dans le grain inouï de ta peau
je suis la guerre à tes frontières
qui te prononce nue
comme aucune
ne fut de mémoire jamais

Nul encore aux noeuds du désir
que t'avait légués ta tribu
où je te rejoindrai pourtant
s'il s'en trouve que le temps avère
galets par mes galets
agates au crible de ma poudre

Je suis ce plus vieil amant
indéfiniment ton égal
chair à tes dents
pour ce sourire
où tu diras ta dignité
vivante
à l'heure où les mains n'étreignent plus guère
qu'un peu de cendres

Mais tant qu'on peut mener la guerre
il faut la mener jusqu'à dire
J'ai fait mon nid de cet instant
par quoi je suis l'éternité

Fin de Règne

Quand tu n'es plus la reine d'Alice au Pays des Merveilles
la campagne envahit la ville
la ville vire
gothique ou baroque
et l'Histoire est une forêt

Arc

Du frôlement de nos désirs
faire jaillir l'éclair de l'arc qui les fonde
en une verrerie
où nul jamais ne puisse dire au fond du cri votre or du mien
en un fil si ténu si tendre si mêlé
en un noeud si complexe
à faire sourdre un monde
et que nous dénouerions pourtant
à notre guise
avec deux doigts seulement

Trapped 2

Don de lame

Je t'ai donné un objet à penser
donc l'absent de tout jet
l'envers de l'apparence
d'ailleurs ça émousserait la pointe

Son usage est de lisser l'âme
comme au foyer du verre vient se simplifier le soleil

C'est une ogive
une pierre où les yeux posés se reposent
Une nef

C'est une géométrie
rien qui puisse jamais égratigner de surface

L'équilibre blanc de l'esprit distinguant à nouveau les
cases de l'échiquier
au sortir de la rêverie
un chemin nordique au printemps
la sagesse de la neige

Rien qu'une goutte d'eau qui joue dans la lumière

Comme un Galion du Vide

Champ magnétique

Héliotropes, vaillants vaisseaux
- foule le champ, fasse soleil -
d'un tel susurrement aussi sûrement dite
aube

Dodelinants carillons d'or
taffetas en flammes au bord des yeux
tout velours et résilles au coeur

Foin de compas et de boussoles
les fiers naviguent au tournesol

Les draperies de l'orgue

Tu es l'au delà de ma caresse
son réciproque dépassement
Je suis à l'affleurement de ton acte
ton rire

Mon esprit est à ta lisière
le dire de l'eau de ta pensée
et au revers de l'écritoire
je t'aime par ta fenêtre blanche

Orage

La ville n'est que poudre d'histoire
histoire un peu trop douce et grise
Les couleurs, brumes et forêts
coagulent en courbes des femmes
Les lacs se mirent en leur chair
et la pluie vient jouer sur leurs peaux

Invite

Ne t'ai-je pas dit
que les idées nous possèdent
et les outils
A cela pas d'issue

Et te dirai-je ainsi d'une rive l'autre
jusqu'à ce qu'abandonnant les ombres
nous nous rejoignions dans le courant

Soyons amants du temps

Quand la nuit s'inverse

Coureurs de mots et de silences
par quels hasards ne nous rencontrons nous jamais
dans l'insomnie?
Par quels évanouissements de raison
ne me réveillez vous donc pas si vous veillez ?
Vous joindre ?

Rien n'est de soi proximal et la géographie est vaine
Je ne rêve rien tant que vous frôler dans un jardin
Je me languis d'yeux d'aubes
de vos brasiers au crépuscule

Désespérance

Si l'on cultive l'imprécision
c'est par pure désespérance

Que l'ombre d'une exactitude revienne
et voici à nouveau que nos doigts
s'ajustent
comme pierres de forteresse inca

L'amour sorcière

Et vous
faites doutes de mes caresses d'encre
Passé, futur
retards
A qui je suis présent pourtant
donc infini

Présent non saisi et don nul
qu'y puis-je
que différer
de cette différence où git
insinué
ce silence fossile
le poison dont vous me niez

Lapidaires

D'un humour noir
user de l'usure même
pour polir aigu notre dire

Souples comme la langue

Etendre nos corps infiniment
en laisser le cours se répandre
en rêves en analogies
en prophéties et en poussières
pour les reprendre fluides
toute gangues dissoutes
en unité
négligente de toute mesure

Le désir et l'hiver

L'hiver ne se vit passionnément que le coeur feutré de noir
tendu de désir
le coeur chargé du rêve d'une guerre et qui veut Mars à l'instant
quand il lui faudra attendre quelques mois encore
Le travail de l'hiver n'avive que qui sent en lui cette force de vouloir l'adversité
que qui espère la douceur et la douleur de l'ennemi
sachant qu'elle le rendront plus ardent
et qui se mire au feu de l'âtre
et dont l'âme crisse en veillant dans le froid et la nuit juste au bord des étoiles
ou dont le pas est réponse parfaite au gel sonnant
au franges bouleversantes du jour

L'hiver est le temps somptueux de la fin des solitudes
Il est enfin cet adversaire intense qui ne fait jamais défaut
invincible rendant tel qui s'acharne
qui lance sa chair fragilement à la suite de sa furie guerrière
Monstrueuse et belle débauche
noire et blanche saison des brumes
où mûrissent
les armes et les idées

La vie dit...

La Raison est à mes bottes
Ce n'est qu'un des chiens de ma meute
ni le plus sûr, ni le meilleur, ni même le pire

Rien qu'un chien
qui ne sait pas ce qu'il chasse, qui ne sait pas ce qu'il trouve
Un chien que ma course essouffle

J'en ai de plus anciens, de mieux nés, de plus vaillants, de plus sauvages
J'ai de ces antiques chiens de guerre
et d'autres encore dont je ne m'ose pas maîtresse
et qui me mènent
Des chiens d'avant la soumission

Douceur du conte

Tu ne sais pas
quelle encre m'est que tu prennes acte
de mes passages
si tu n'en prends greffe

Tu ne sais pas
transparence
verrière
ce qu'au travers de toi je vois

Tu ne sais pas jusqu'où me portent tes chevilles
et ta main
à une fleur de ma main
à un souffle

Tu ne sais pas
je n'étais que présent sans pendant
sans rime

Encore
même
à perte de vue rarissime
à peine un ondoiement
rien même qui soit vague
pas une ébauche
serait-ce d'inachevé
Rien qu'une lente ouverture

Cependant
tu ne sais pas peut-être
comme tu fais fuir
s'envoler de mon dos
ce frisson d'ombre
cette traînée de doute
que je hâle après moi lors de chaque escapade aux vertiges

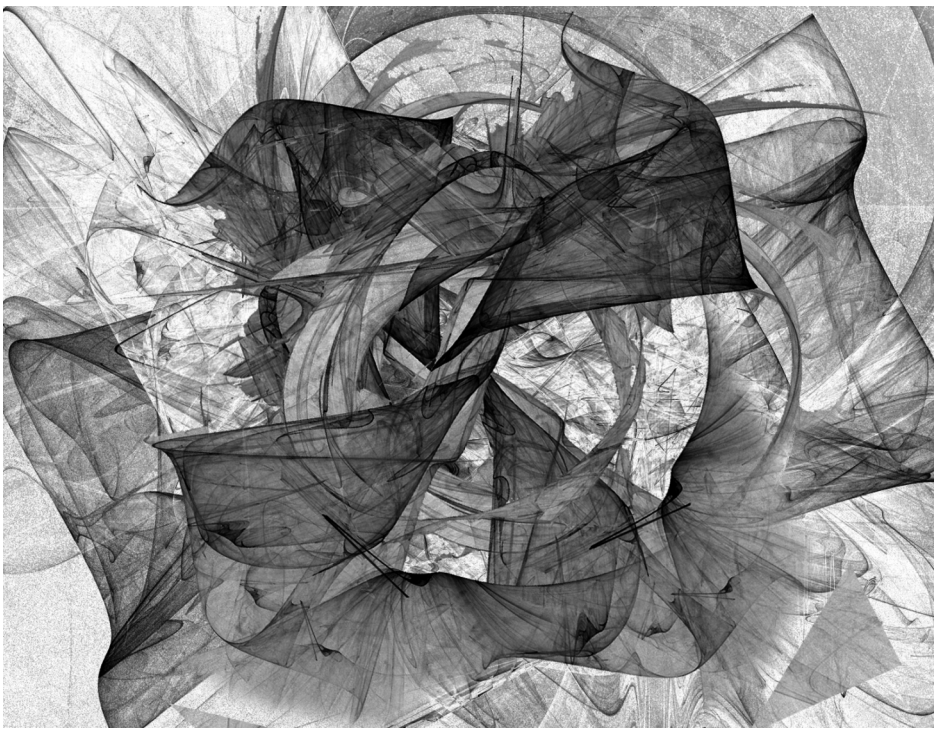
la trahison qui louvoie de mon âme fusible
l'horreur de ne savoir personne à qui dire l'histoire
et quand tout neuf
tout tremblant
tout maculé de nuit
il faut
avaler
l'acier froid d'un vieux sabre aux retours

O ta patience
ta douceur gouvernail
dont mes dérives
de fils au vent
se font arbres
et noeuds glissant dans le soleil
foyers tout à l'extrême de ma loupe
et s'embandent

Saufs

Calme lune sur la banquise rousse
fiers chevaux resquilleurs des abîmes
qui dérivent au vent comme des manteaux fêlés
des cristaux des évents des armures et des chants
chevaux alambics lents rides de l'étang rires
de l'au-delà vaisseaux
saufs vifs esquifs

Mots



Méduse

Te souviens-tu

Te souviens-tu que tu ne mangeais
des escargots
que la pointe des cornes

Te souviens-tu avoir bercé toute une nuit
un hérisson contre ta peau

Te souviens-tu des étoiles d'étain
que faisait la soudure en tombant

Te souviens-tu de la suie
dont tu avais enduit tes lèvres
et de ta perruque de fourrure d'oursin

Te souviens-tu de tes pieds ensevelis
dans les cendres chaudes un soir d'hiver

Te souviens-tu de cet automne
où tu étais vêtue de jaune
Tu te fondais dans les feuilles
hormis tes yeux de laque noire

Te souviens-tu des perles de Mars
nue sous la pluie
pieds dans la mousse

Te souviens-tu du soleil
qui se levait sur la rondeur de ton épaule
rouge de brumes et de gelée blanche

Te souviens-tu de la rivière
où tu pêchais les vairons au bout de tes ongles d'argent

Te souviens-tu de ce verre noir
que tu brisais entre tes dents

Te souviens-tu de ce long discours en grec
que tu fis aux lichens
et de la jupe de laminaires que tu portais ce jour là

Te souviens-tu de ces insomnies
où je cousais pour toi des couvertures de peau de loir
et où avant de t'embrasser
j'emplissais ma bouche de sable

Te souviens-tu avoir serré un arbre
très fort contre toi
jusqu'à ce que le ciel s'inverse

Te souviens-tu du ronronnement chaud des machines
sous la pulpe de tes doigts
lorsque tu les as caressées

La Lézarde

Tout s'émousse

Comment dire le fil de l'épée
et de l'amour
arrondi comme je suis devenu ?

Bah! Je dirai l'amour du sable
jusqu'à la candeur des pavés
Ou bien
je serai pierre encore
à quoi le ciel s'aiguise

Quel âge ?

Oh! Cet instant qui vous trame
est votre mort aussi
figurez-vous...

Liquidités

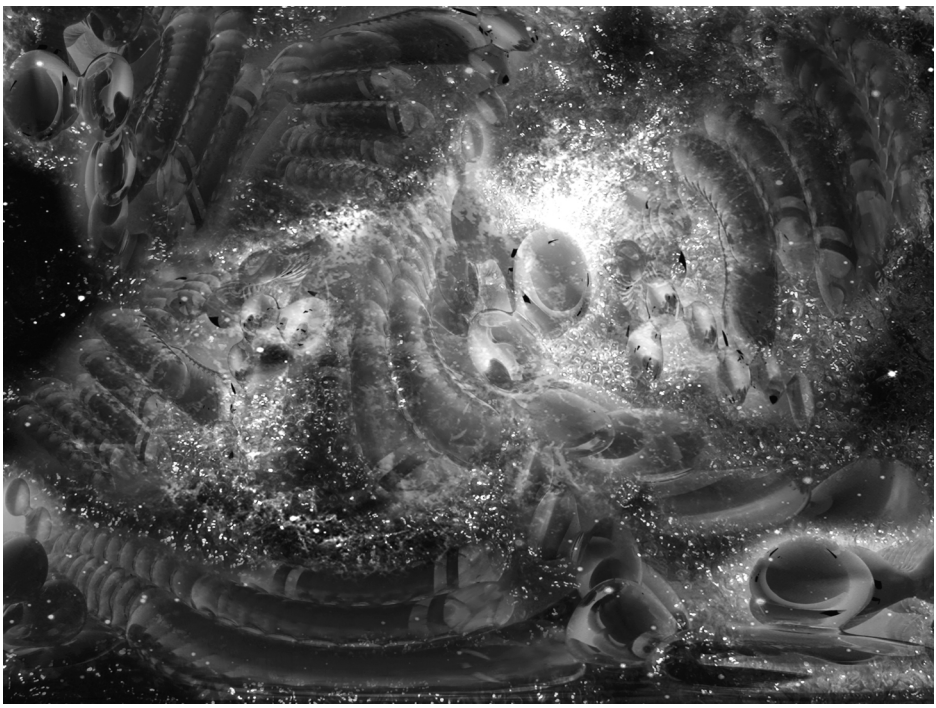
Avant que d'être ossu
je ferai tout un art des fluides
de colloïdes lourds
de gels fiévreux
de suspensions
de lies
de précipités rauques

Faire

Faire
Dans les ombres et les poussières
les miettes, les décombres, les scories, les cendres
la griseur de l'acier, les fourmillements de la mémoire
et l'horreur d'un pays sans mystère
Par delà le vide étrange, incongru de l'époque
irriguer et verdir tout ce désert livide
et jeter des ponts vers un improbable au-delà

Faire
Quand toute saveur s'est perdue d'un monde rejeté des rives fées
même quand la terre ne tremble plus
et que les étoiles sont mortes

Faire
Chasser l'horreur exsangue d'un midi permanent



Inconceivable

Le verbe ras – Lexique

Moulin à eau : la roue à aubes qui fait se lever le soleil
Moulin à vent : la machine à remonter le temps
Bateau à voiles : danseuse des mers orientale
Bateau à vapeurs : ménopause de la mer
Goélette : la femme flamme du goéland
Cuirassé : assez, ni trop, ni trop peu
Torpilleur : tortue pillant dans la torpeur les orpailleurs
Croiseur : la croix se froisse, crois en ma sœur
Croisée : belle inconnue dans la rue vue
Ramadan : brosse propulsant l'esquif
Calandre : la cale tendre du temps lent
Calibre : loup câlin luisant et libre
Vibromasseur : les piles à câlines
Tombouctou : les moutons et les boucs ont tout bu
Ravaillac : réveil vaillant du lac
Belzébuth : beau zèbre qui joue du luth

Carabine : les carats des radins se débinent
Essoreuse : prend son essor heureuse
Nourrice : rinçons nous les viscères à l'huile de ricin
Limonade : lime l'onaniste monade
Pantalon : les talons du dieu Pan pilent les pans de la queue du paon bleu
Cliquet : le criquet à la houppe a la lippe qui doute
Prime : le prix de la déprime
Phonographe : le long son des fonds craque et piaffe
Electrophone : délectable faune craint l'éclipse
Riz : rubis blanc luisant
Boulet : bout de boule laid au mollet
Dérive : véridique rive du rêve
Ecumoire : moire de l'écume au soleil noir
Chameau : chaloupe chargée de chalumeaux
Autruche : autre ramille frisant la bûche
Douche : douce cheville de mousse
Barrique : barque rebondie flottant sur le liquide qu'elle contient
Vairon : petit poisson à fourrure
Eclipse : la fumée du calumet a tout envahi
Cheville : chemine vive rêveuse fille de fumée
Ristourne : récit russe où tout tourne
Hémorroïdes : phlébite au cul
Porcelaine : l'haleine du petit cochon elle même
Fournil : le fou-rire dans la fourrure de l'île
Pieuvre : pierreries liquides des heures qui se meuvent

Azurite : le rite sûr des azalées
Ampoule : lampée de houle
Asphodèle : elle asphyxie la tante Adèle
Orphie : poisson d'or juste au dessous de la surface du sommeil
Chlorelle : Chloé reine de la marelle
Lustre : loutre rousse très crue
Couleuvre : le nœud coulant du temps qui œuvre
Chaloupe : juste après le rat, du bateau choit dans l'eau
Pupille : au fond de tes yeux, le sac de la ville
Sourcil : les oursins dans la bouche
Suicide : la lame du fond de l'âme
Politesse : la délicatesse des poux
Alarme : soudaineté gratuite d'un crocodile sourd
Vipère : cachée sous le parvis les jours pairs
Boucherie : sourire sanguinaire à la sortie du métro
Curare : poison qui ne veut pas qu'on baise
Calme : le lac sourd de la lame
Plumet : je n'en mets plus
Pléthore : plaine torride des pharaons morts
Argyronète: argonaute tournant très honnête
Ploiement : le temps se replie lentement
Plumeux : comme le matin
Place : la plie sagace est raplapla
Plumeau : le beau mot à plumes
Aquarium : malin le sous-marin nain sous la main
Lampiste : pépie la langue sur la piste

Poêle : le couple nu qui réchauffe
Poil : le fiston
Mandibule : mendiant blanc qui tire des bulles de son bidule sous la lune
Soupirail : rire d'écaille du rail assoupi
Lorgnette : la jolie fille du borgne par le trou de la serrure
Ataxique : personne privée de taxi
Aubaine : belle soustraire aux bennes de l'aube
Austère : mais pas de bois
Estuaire : suaire de sable
Occiput : parc à huîtres, le crapaud percepteur de cordes passives
Radiateur : le soleil rouge de l'aviateur
Andromaque : déesse de la matraque
Bizarre : baiser d'Iris
Capricorne : un caprice de prix l'orne
Tarentule : elle danse aux balcons en tutu de tulle
Tarabiscoté : Tartarin aux gros biscottos
Gargariser : gare aux barbares aisés
Barbituriques : le coup de barre des barbus telluriques aux barbiches toriques
Pal : perce à jour le fond de l'être
Pilule : pile du pont où dansent les libellules
Pull : carapace nulle de la belle
Pont : pont tranche-fétu
Carapace : Carpates d'opacité rapace
Caramel : miel mêlé de carême

Belle : elle a des ailes

Caduc : vestiges calmés des aqueducs

Nuque : lune marine fière et barbare

Abri : un arbre gris où tu souris mouillée

Vertige : ombré va l'amble l'ambre vert

Poivre : parfum cuivré de la peau ivre

Chamade : danse amadou des enfants de Cham

Pince monseigneur : la barre des fractions

Chamade : danse amadou des enfants de Cham

Hors d'Attente

La Planche à Quatre Pieds

Bruits

Hallebarde et bimbeloterie fusent au ciel vespéral
cantatrices aux hauts flambeaux
Des fous gèrent
La cabale des finances
cahote en boucles de ceintures et en lacets

Petit poème gangster

Tonitruant
Tony m'étonne
Tony
Truand
Rue Tiquetonne
La nuit tombant

Démembrer les décombres

Passé l'hiver près de l'échafaud-chaufferette
paquebot-pâquerette
me rabotant la bête
et m'avortant la tête
Mais rapportant la fête
des cheminots en grève

Voilà des braves, chair de margrave
- d'eux à moi, les tétines vernies, l'air tété entêté entendu -
qui rêvent
O mare d'art
au hasard Saint Lazare

Fébriles artifices

Fébriles artifices érodés par nos rires
qui lentement dévalent les gorges blanches du temps
vos mensonges
ne trompent plus même les papillons de nuit
pas plus que ces images dont vous nous harcelez
ne jouent dans les cervelles écaillées des lézards

Manques

Les papillons en bandes rôdent sur les asters
Triste époque pourtant, toute de manques
pénurie d'éléphants
pénurie de chevaux et de sentes
pénurie de fétuques bleues dans la noirceur du ciel
Et d'oiseaux tisserands

Heaume fontaine

Fontaine, étoffe du temps, soie de reflets, piège vert du soleil
haut-fourneau des poudres grises, velours noirs des caustiques
Cataracte au coeur de la nuit
qui dit tant que personne n'écoute

Fontaine agitée de vent et d'ombres
fourmillante de cresson et de vie

Fontaine dont le rire essuie les larmes
dont les échos et les frissons jamais ne se répètent
Mère de toutes les abstractions
que le souffle d'un instant fait taire

Fontaine, chandelle de lumière froide
qui n'est que glace volubile
et qui pourtant d'un seau déchoit
Chevelure de noblesse
cheval au galop dans la trame des instants

Fontaines ! Dansantes au rire d'un clavecin
bienfaitrices des têtards et des moustiques
et qui résonnent dans la mémoire comme un cheval de nuit
Vous êtes le Dictionnaire et l'Académie
Et nous sommes gens de la fontaine

Créature 2

La fée rare est passée

Vigne au soleil
verte jusqu'au vertige
Tonnelle éprise d'infini
perdue dans les étoiles bleuies
et qui frémissent

Et toi, rêveuse dans les chaumes
où pourtant s'écorchent mes chevilles
avec ton sourire de lait
et tes yeux de ramoneur

Et puis le soleil couchant
démiurge sous la voûte
Au loin des automobiles jouent
comme des carrosses se rendant à une fête de mai

Les sous bois rouges sont en sang
L'heure est au fond du puits
et les lits à la cire perdue

Flamme Bleue et Tremblante des Iris et des Catalpas

Reconnexion

Tes doigts comme un miracle sur le starter
et cette machine magnifique
qui geint et qui se plaint et tousse
et qui comme un frisson très lent contre toute attente
démarre !

Je te le dis...
Ce cheval qui tangue sous la rouille n'est pas des moindres
Et s'il plaît au hasard de nous donner deux ou trois compagnons
nous ferons fondre, oui
nous ferons fondre jusqu'au coeur du soleil.

Banquise

Libres à perte de vue
Nos cris dans l'air vif

Frontières parallèles
les rails du traîneau
se sont évanouis

Ta peau sourit et chante
douce et sombre comme un oubli

Azalée salée

Mon sel, mon azalée
ma petite marchande d'émotions
ma belle sphinge
buste ailé
et ma musique et ma chanson

Ton désir joue les cavaliers sur mon âme à fleur d'échiquier
dans mes faubourgs luminescents
sur ma peau sans bords ni lisières

Sans titre 2

Couvrir tes épaules de mots
comme un manteau
cape de plumes
vernis d'amour

Oui. Couvrir tes épaules de mots
qui
par chemins et cascades
sont hirondelles au fil des nuits

Les lamiers rampent au sol
comme une brume de lilas
devisant de lombrics à l'ombre des lambris
devisant de grillages blancs tout ourlés de brouillards
et tout suintants de perles
de navires aux voiles oscillant des épeires

Lamiers mauves et buis d'oubli
entre chaloupes et licornes
de ligatures en sarcophages
font brûler en tremblant le sol
Et les fenouils se ramifient
nourris aux transes
du vert de gris et des mésanges
tandis que les clochers s'éloignent dans des cirages
d'infini

Les saisons vont
poussent leur corne
et les rivages leur cocagne
d'événements tout rutilants
qui soufflent des soupirs aux paupières des choses
de fiers cavaliers bardés d'or grimpant aux échelles de
lait
qui peinent à démêler les filets des étoiles
dans la grotte où dorment les centrifugeuses
dans la mer sous les canapés
dans les aubaines des bassins versants
dans la laine des alpacas
dans le ventre des chevaux
dans les charrettes

sous les ramures
tout au coeur du sommeil des chats au plus profond des poudriers
de maléfices essorés
de fossiles qui de nouveau brillent
sous les cascades qui articulent
la lumière sourde
inouïe
d'un midi qui tend sa sébile
Petits et grands luminaires basculent
autour de leurs châteaux
chapeaux poilus comme pendus
aux fenêtres

Ta chevelure se fait étoile
et tes souliers fibules
et tes pieds arcs-en-ciel
Oh! La douceur d'un océan de murmures
Oh! Les chatoiements de tes artères
Je suis un cèdre, tu es un lac
tu es le collier à mon cou
je suis la branche
tu es l'oiseau lyre

Et je sais mon amour
ma proche
le sourire de sang orangé qui luit dans ta fourrure
et je sais
au delà des abeilles incarnat de la nuit
les cerises en flammes qui brûlent au fond de tes yeux

Je combats lentement dans ma chambre
et la cire me surveille du bout des yeux
et je chavire
et dans ton miroir je m'enfonce jusqu'aux chevilles

La forêt toute blanche luit
mèches blêmes et bouleaux ballants
La forêt, là
comme un sourire
où s'envolent les pétales des pivoines
velours aux angles cramoisis
Et
peau de pêche et poudre enfuie
la route blanche caracole et les nuages sont tous gris

O mon amour, O mon école
au dessous des nuages aux fronts gris
la route blanche caracole

Ma cabale s'en va-t-en guerre
elle erre
aux entonnoirs bleus des buissons
et d'autres fois elle s'assoupit
aux clavicules violacées
des ancolies

Cependant les forains débardent
Oui. Ils débardent et débardent et débardent
muscles luisants
et peaux fébriles
A perdre haleine
les forains débardent sans cesse
sous les hourrah bis de la presse
sous l'oeil captivé des badauds

De si foireuse foire il faut dire
l'âme hélas
- mélasse, mélasse -
engluée
prise entre la toise et l'enclume
usée, fourbue par les travaux
Oh! De cela, oui
l'âme est lasse
- mélasse, mélasse -
l'âme qu'en écheveaux blancs de douleur
on jette éteinte au caniveau
L'âme née lisse et cuivre enfoui
l'âme ronde et perle pourtant

Ah! Qui dira à quoi s'allument
nos désirs aux désert jaunis
quand nos pensées mêmes s'enrhument
d'un travail nain
lustré d'oubli

Le vent blanc

Efflanqués, haletants
cheveux et tempes givrés par le vent glacé
un goût de sang à la bouche
nous courons
les yeux rivés au loin
éblouis par l'horizon que dessinent nos projets et nos guerres

Qu'il m'est doux de sentir ton flanc contre le mien
et la fraîcheur de ton nez sur ma joue
la chaleur de ton souffle sur mes paupières
quand je ferme les yeux

Peupliers rouges

Au plein coeur de l'hiver
et tout au fond du lit
je t'attends
comme un frémissement de peupliers rouges
Ma longue déferlante
mon tsunami de nuit
je veux voir le soleil se lever sur tes reins

Comme une figure de proue
te prendre
beau navire
Et me perdre
au méli-mélo de tes seins

La tête entre tes cuisses
je te prends dans ma bouche
et quand je me retire
un rayon de lumière jaillit de ta vulve à mes lèvres

Soie Palace

Tant de frissons, d'effleurements, de bruissements
d'antennes
sur le fil de soie entre toi et moi
Tant de miroitements et de jeux
Ta souplesse en reflets sur les murs de la chambre

Ton ventre luisant et liquide
comme de l'eau
Tes seins au bord de mes lèvres
et ton dos et ton cul qui s'offrent et qui conquièrent
ton dos arc-bouté entre les piliers du temps
Et ton cul là
où je chavire

A l'heure du loup

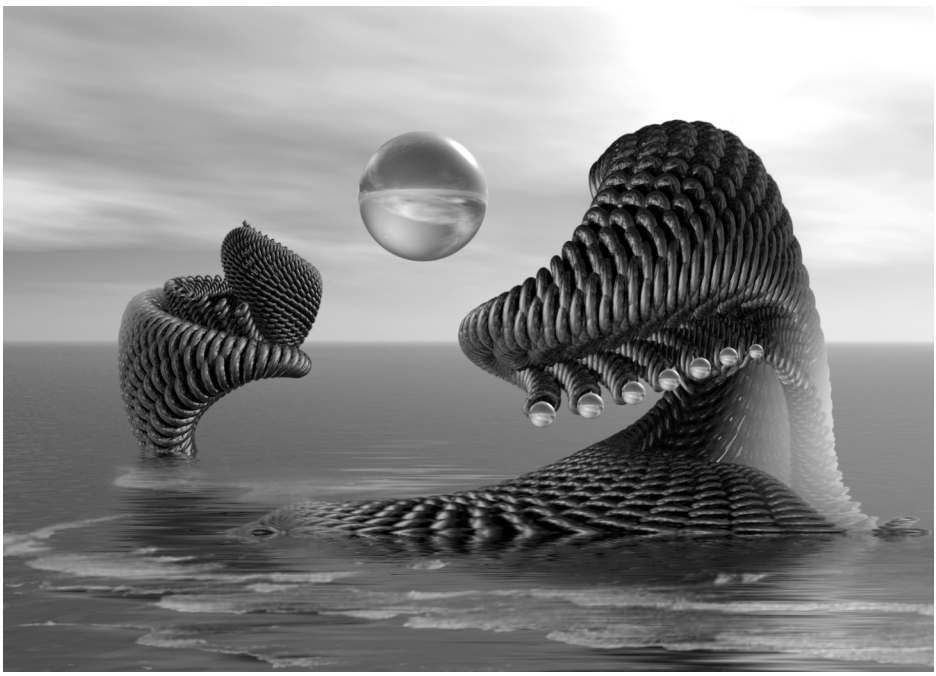
T'aimer
toi masquée d'un loup noir
Jouer
pris au filet de tes résilles
et caresser ton admirable cul tout rond
surgissant comme un fruit des contours noirs de tes dentelles

Et
toute abandonnée
seins épars sur le lit
te prendre
par les hanches
et te glisser soudain tout le long de mon axe
puis te mouvoir
te mouvoir en de longues respirations d'infini

Et jaillir
comme choient en flocons les étoiles
et comme font
neige et soleil au coeur battant d'Avril
les pâquerettes tout émues dans la prairie

Contagion

Dans l'éblouissement blanc du soleil
dans l'éclair transparent de la vitre
dans le frôlement doux et chaud de ma peau
sur la balançoire des nuages
dans la douceur de l'herbe qui ploie et ondule au vent
aux foyers des jeux de la lumière dans l'eau claire
dans le froissement de la nuit
dans un battement d'ailes de papillon
dans le ronronnement de mes chats
dans l'infinie douleur des pierres
dans le murmure des feuilles au soir
au fond du rugissement blanc de la plage sous la lune
au creux des mots, au bout des doigts
Tu me manques...



Nocturnal Game 6

Scaphandre des rêves

Où sont passées mes belles insomnies
qui faisaient grandir mon âme jusqu'au ciel
fondre mes mots
et fleurir mes amours ?

Où sont passés mes coquelicots
qui jaillissaient si purs dans l'herbe livide ?
Où sont passées ces longues caresses
par le respir de quoi j'explorais les trésors de la nuit ?

Les Chiens se lèvent pour manger la Lune

Cri crayon vert

Ta douceur
- insondable, presque -
qui oscille lentement entre cendres et fourrures

Dans la rade éblouie
l'âme erre
et le vert veille

Pluie d'été

Plongées d'azur puis de griseur
volte-faces aériennes
alternative des bourrasques
ravissante éblouie, rivière de diamants sur la vitre à ton cou

Toute crue

Oh! L'éclair bleu de tes yeux

Enfouie dans un manteau de fuite
fardée de poudre de riz noir
dans ta barque qui danse sur le caramel des eaux de la rivière en crue
léchant ici et là le sable blond

Sans titre

Je pense à toi
comme l'eau court au moulin
chargée de limons et d'enseignes
d'algues et de lueurs

Je pense à toi
comme le poisson bat des ouïes
en un respir d'argent et d'ambre

Je pense à toi
comme une moule joue des cils
filtrant le temps qui passe

Je pense à toi
comme l'eau suinte de la falaise
et choit en diadèmes
aux mousses de la vasque

Sea Creature 5d

Programmatique

L'âme ourlée d'alumine
suspendu à ma pensée comme une épeire à l'aube
les nuits de fer
explorer le couloir blanc derrière les mots

Les Soleils sont déjà dans les Verres

Paris, ciel de zinc

La ville s'effondre
Elle fond et très lentement glisse
en coulées de lave bleue, en traînées de sueur orange
et en lucioles aux carrefours
en velours de promesses
en nuages lourds et gavés qui défilent au vent

Vrombissements des tambours
La ville est tissée de soieries
aux fenêtres qui versent sur des intérieurs cathodiques

Et le vent entr'ouvre les portes de l'esprit
Chapeau sur la cité comme un cheval marin

Pivoines

Chants d'oiseaux sous les tonnelles
tendres glycines
le verbe nonchalant et les verres
tout emplis de vin et de lumière
poches pleines de ficelles, de noyaux, de pépins et de sable
nous fumions
des toiles d'araignées dans les cheveux
et nos rires faisaient éclater les pivoines

Ricochets

Là
Là bas
La balle en soi
La balançoire
La balle encensoir
Au ballant du soir
Sang noir
Cent moires

Ricoche !

Route Rugueuse

Route rugueuse où les pavés égrennent les émeraudes de l'oubli
où les baguettes de sourciers roulent les cerceaux du souvenir

Tombereau sombre qui fume sur la mer
A l'horizon, la bleueur hautaine des chicorées

Route livide où court le silence à la svelte démarche
Le silence qui glisse, chevilles ardentes
et la tête toute enrubannée de colibris

Outres d'alcool agglutinées
serrures qui flambent au pas des portes
muguet au sourire fêlé sous la longue caresse des cèdres
au fond des vitrines opaques du parc

Route au miroir,
allongée dans la distance
fondue en de ferrugineuses lueurs
où l'ibis s'enracine

Enroulement de roses et de fétiches
aux nervures d'un escalier de porcelaine

Sébile cuite qu'on essuie
et au parterre, le sable
le sable
sémillante suie

Sachez le sang

Bitume

Comme une loutre glisse au travers de l'herbe des prés
sinuant entre les collines
le goudron s'endort au soleil
et sa nacre liquide qui coule et se répand
vient luire doucement au coeur d'une huître close

Du fond de ses entrailles noires chaudes
le goudron rêve de l'air bleu qui vibre et scintille
et au fond des jungles sombres du Carbonifère
d'embouteillages luxuriants

Il rêve aussi
de ces courses cyclistes du dimanche après midi
qui glissent dans un souffle
et d'ombrelles
sous la voûte enflammée du ciel
de défilés d'enfants, de lâchers de ballons
et de corso fleuris passant sous les arcades

Parfum soyeux de la route qui fond
qui fond à l'infini
et referme ses lacets et ses senteurs sur ton nombril
que le bitume qui songe et fait des bulles
vient orner tout à coup de perles noires

Des miettes au creux du lit

A l'auberge du cheval lent
les verres s'entrechoquent
et les témoins sont grands
Les membranes de soie se défroissent
et dévident leur fil aux lointains les taureaux

Rêve qui veille au pied du lit
au ressac
au revers de nos déferlements
la mémoire vient buter doucement sur la vitre
et muette soudain
devient rétive
et ne sachant que dire
tait l'éblouissement de notre lieu commun

La mémoire se mue en poudre d'or
précipite au fond des citernes
s'enfuit en miroitements de grottes marines
s'évapore dans les herbes noires
luisante et vive comme une anguille
qui
dans les allées velues
- verts leurs sourires et verte leur beauté -
se cabre, rue et tord

Ce soir, j'ai retrouvé
et par une curiosité infime
j'ai retourné
un très vieux sablier
- vieux d'au moins de cinquante ans, je l'ai connu petit -
et pourtant
souverain des cendres
loin, bien loin au delà des injures rouillées du temps
dont s'enrouent les horloges
par le miracle répété des grèves et des grains
il fonctionne toujours

Demain je l'enterrerai au pied d'un arbre
et sèmerai du gazon par dessus
Je pense qu'il apprendra vite à sonner les saisons
En fait il me faut dire
que j'entretiens
là
sous la terre
toute une pépinière de sabliers hors d'âge
et que j'attends
que la corrosion achève de dissoudre leurs gangues de silice
et qu'ils germent
Je suis patient. Très très patient
car j'espère obtenir ainsi
une belle prairie de fières asphodèles
propre à illuminer tendrement les dessous
de ta claire futaie de charmes

A l'instant près de toi je suis pierre
mais je cours pourtant
sache
je cours, nez frémissant dans tes forêts

Seul, je cours encore, mais pour ne pas me pendre
Et je n'ose dire à quoi je pense, toute âme bue par les tulipes
Quand tu m'auras un peu usé, c'est certain
je serai agate

D'autres fois, alangui à tes rives
je me demande
si j'ai choisi le bon métier
Les choix professionnels sont pavés de mauvais conseils

Peut être aurait-il mieux valu devenir sucre d'orge
ou cloche de Pâques
ou hampe de drapeau
blason
ou hameçon
ou tambour même
car l'air tremble
et je vois dans le ciel
tes yeux qui brillent au coeur des gouttes de l'averse
tes yeux toujours, dans le cresson qui scintille aux fontaines

Je t'aime furie hantée de cramoisi
aînée faste et fée ailée
lorsque la lune rebondit au miroir où ton âme plie
ballante au fil d'éternité
quand ton ventre te fait loutre ou lupine
et soudain sans crier ni gare ni garou
vient allumer tes yeux
quand le vent secoue ton humeur comme il fait aux chevaux
quand toute la nuit du ciel t'embrase
et vient danser
rouge, rouge sortilège
sous la coupe de tes seins
quand ton esprit tout possédé va l'amble
et tangue
fort et insinueux
comme un cou de girafe

Et encore
à la brune
quand allongée dans l'herbe
attentive à ma langue qui boit
ton regard s'ensable d'étoiles
que tes hanches se cabrent
comme le soleil au Printemps s'allume aux flambeaux
des marronniers

Et plus encore, au large, au large
quand le plaisir te fait fondre et bondir
comme un ruisseau

Et toujours
au petit matin
toute sucrée de sommeil quand tu ronronnes
et que
comme un essaim de bourdons bleus
entêtée et vertigineusement libre
tu grésilles et tu rêves
dans la salière de mon épaule

Et plus tard
quand au futur certain
duquel le jour se tisse
dos tournés au soleil
nos noirs cafés croassent
et qu'à leur revers d'or
gambadent et frémissent
tout chauds sur leurs soucoupes
les croissants

Chevaux d'amour

A ce bar des Tuileries où les bons mots s'échangent
parfois verdâtres, parfois sirupeux, d'autres fois
mièvres
sinueusement glissait
toute une laine de nuages que filait la Tour Eiffel
à l'heure ou en scintillements de cavalcade
elle gît ensevelie sous des rumeurs d'argile

Mais furtive au décolleté du réel
ta chair échancrure des grands fonds
ta chair au blanc des seins
de ces chevaux d'amour dont le cyan fend l'écume
la jupe d'orgueil à mi-cuisses

A tes yeux aux habits d'albâtre
en feuilles dévêtues aux rives nervurées des arbres
tes cils, ifs décisifs de nos îles
lucarnes vers nos pays d'encre
espaces tissés des archipels
des collines que nous gravîmes
et des arbres que nous gravâmes
de nos noms lisses entrelacés
aux bois verts où les gemmes rôdent

Puis des fumées du bar conjointement enfuis
tu fus là, toupie d'azur
comme vielle alanguie sur le vélin du lit
toute baroque dans tes dentelles

Et mes mains sont venues ébaucher nos débauches
en chalands nonchalants
liturgiques chaloupes
en très lentes cascades

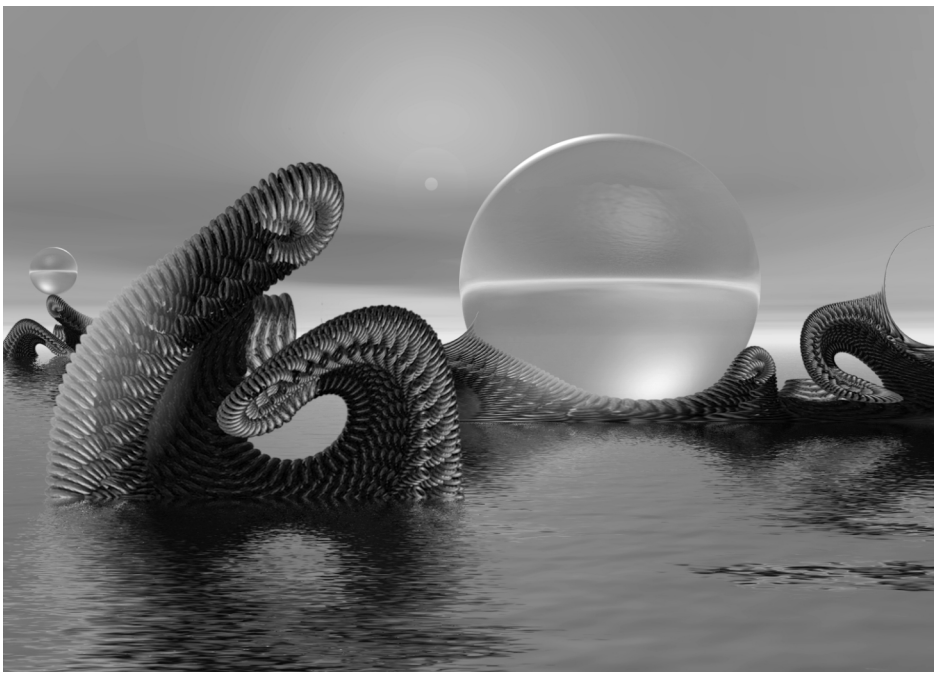
Et à tes vitres hallucinée
comme un rêve à ton huisserie
en un vol ardent vers ton âtre
ma langue est venue chavirer
à l'encoignure
de ton aimable porte du temps

A ce four où les émaux coulent
en zèbres de chaleur courant nos terres rougeoyantes
les doigts experts de la salive vinrent mouiller
l'écheveau de tes céramiques

Et encore, et encore

Et puis
les lèvres fraîches de la pluie
bourdonnant en rayons de miel hexagonaux
et la sciure où choit l'oubli avec ma tête

Et bleuie et renversée au matin blême
vint une cire lasse scellant nos yeux
aux très riches heures des limonadiers
et des videurs de rêves à l'aube



Nocturnal Game 8

Vivre au long cours

Fourbu encore du choc sacré d'une divine automobile
rêvant aux détours insondables des cervelles des épaulards
tandis que dans le train, l'univers entier me cajole et me berce
et alors que ballants les fruits mûrissent au bout des branches
l'esprit errant le long des hautes cheminées
et dans la poudre blanche des minoteries silencieuses je chemine
dos au futur et regard perdu au couchant
cependant que le pays dévide en buées vertes
l'augure ouvert et lent qui bée sur ses moissons

Et puis la journée s'évapore dans le bleu orangé du soir
et la ville s'approche tout tendrement à pas de loup
et les façades ensevelissent aux regards sourds
tout au coeur des rumeurs privées
l'ardeur publique et les éclairs de fauves
où rugissent les postes de télévision

Déjà je me languis d'un métro improbable
surgi du fond du noir
et mu tout en lenteur
par les ombres où se turent en un frémissement du jour
les échos sinueux de l'ordinaire fièvre enfuie
Et j'imagine l'instant de retrouvailles
où je dessinerai à nouveau du bout des ongles et de l'esprit
les contours bleus de tes pensées

L'art des noeuds
je te dis
échouerait à tresser
le tissu qui me lie à tes fibres
et pas plus je ne saurais jamais tracer d'emmêlement de signes
qui sache dire comment ta chair et ta peau manquent

Table des matières

La Voie Creuse....7
Béguines....9
Au large....11
Open sea....15
Le Buisson Chariot....21
Marelle, caramel amer....23
Café de l'aube le lundi....25
Supériorité de l'homme libre....26
Fin de nuit....27
Routes acres....29
Casques écarlates....31
Plaine....33
Paille de fer....36
Médiéval....37
Cime intime....41
Cousinages....43
Chats....45
Oeil Pluriel....46
Câlin canin....48
L'eau et les rêves....49
Frisons....50
Les lèvres sous le lierre....51
Lisières du Corail....55
Eboulis Eblouis....57

Navire qui veille....59
Pomme-cannelle....60
Le silence et l'hélice....63
Agrafes et agaves....65
Baie du trésor....67
La dent douce....68
Distance....70
Ruines et carême....71
Lettre blême....74
Sapins....79
Granites....81
Spleen plat....83
Bruines et brumes....86
Effraie....87
Naufrage en lenteur....88
Göteborg....90
Grillages....91
Le fer....95
Mancenilliers....97
De voile et d'ombre....99
Divaguer....101
Fracture de l'aube....102
Les citronniers flambent au vent....104
Aube calme électrique....105
Grenier....107
L'ai-je bien descendu ?....111
Anses....113
Airelle....115
Les chevilles à vif....117

Sans titre 1....118
Aurore....120
La plaine et les îles....121
Grève beige....122
Clique caniculaire....123
Oeuvre-pis....129
Tambouriers....131
Lumière froissée....133
Dés....135
Mangrove....136
A ciel ouvert....137
Mangrove....138
Bali....142
La forêt des stèles....144
Fleuve rouge....147
Ouvrages de Dames....149
Art ovale....151
Genèse....152
Lait mûr....155
Insulaire....156
Trois mois....158
Fata Morgana....161
Tes yeux scellés de cire....163
Matta Morgana....164
La bouche blanche....165
La forêt digitale....166
Août....167
Effets de bord....168
Tanche....173

Poivres et Cuivres....177
Sabres de Sable....179
Perle....181
Suies d'exil....182
Chat chagrin....183
Tu....185
Doigts....187
Les yeux ouverts....188
Sans titre 2....189
Rhubarbe et candélabre....190
Règne rouge....191
A peu près....195
Comme une Vibration de Saules....197
Chanson triste....199
Fanal....200
Pluie d'orage....201
L'amour dentelière....202
Echouage....204
Balustrade éblouie....205
Blasons....206
Gîte libre....207
Haiku 1....211
Le Puits Fondu....213
Haiku 2....215
Couleurs....216
Les galets égalés....218
La certitude sensible....220
Fondre....223
Chat pourpre....224

Poudre d'ocre....225
Souffle !....227
Voiles....229
Tout amour bu....231
Fontaine....232
Fin de Règne....236
Arc....237
Don de lame....241
Comme un Galion du Vide....243
Champ magnétique....245
Les draperies de l'orgue....246
Orage....247
Invite....248
Quand la nuit s'inverse....249
Désespérance....250
L'amour sorcière....251
Lapidaires....252
Souples comme la langue....253
Le désir et l'hiver....254
La vie dit....256
Douceur du conte....257
Saufs....260
Te souviens-tu....263
La Lézarde....267
Tout s'émousse....269
Liquidités....270
Faire....271
Le verbe ras – Lexique....275
Hors d'Attente....281

La Planche à Quatre Pieds.....283
Bruits.....285
Petit poème gangster.....286
Démembrer les décombres.....287
Fébriles artifices.....288
Manques.....289
Heaume fontaine.....290
La fée rare est passée.....295
Flamme Bleue et Tremblante des Iris et des Catalpas ...297
Reconnexion.....299
Banquise.....300
Azalée salée.....301
Sans titre 2.....302
Le vent blanc.....308
Peupliers rouges.....309
Soie Palace.....311
A l'heure du loup.....312
Contagion.....314
Scaphandre des rêves.....317
Les Chiens se lèvent pour manger la Lune.....319
Cri crayon vert.....321
Pluie d'été.....322
Toute crue.....323
Sans titre.....324
Programmatique.....329
Les Soleils sont déjà dans les Verres.....331
Paris, ciel de zinc 333
Pivoines.....334
Ricochets.....335

Route Rugueuse.....336
Bitume.....339
Des miettes au creux du lit.....341
Chevaux d'amour.....348
Vivre au long cours.....353

A Fleurs d'Eau

R. Misiano-Genovese

Special thanks to K. J. Bogartte, R. Misiano-Genovese, J-P. Depetris and of course to Zazie, without whom this book would not exist.

La Belle Inutile Éditions

(And Friendly Neighbours at Lulu.com)

NEW AND FORTHCOMING PUBLICATIONS

2008 – 2010

J. K. BOGARTTE

The Wolf House

Prose poems written every morning over the space of a year, these 'dream-like notations" are further meditations on the raw nature of reality as it reforms itself every morning upon awakening from dreams. These are communications, grand exhortations, dark and magical confrontations with consciousness. This version also contains the Notebook of the Wolf House.

The Mirror Held Up In Darkness (Summer 2009)

A collection of prose poems, alchemical and surreal, very surely haunted in every aspect, and written under the feverish pendulum of desire.

Antibodies - *A Surrealist Novella* (Fall 2009)

Inspired by a series of images by the surrealist Argentine poet Alejandro Puga, this long text invokes the amazing world which surrounds the transparent "magiciens" of those images, and opens up a whole new world where the essence of enchantment becomes the flight pattern of successful navigation, through a very perilous reality.

Secret Games - (Fall 2009)

Continuing from the Wolf House, the second book in an ongoing series of inter-related prose poems, notations on perception and consciousness.

The Secret Art of Photomorphosis (Summer 2010)

"*I found myself writing this treatise as a summation of something I worked on for almost 30 years. It was a fitting conclusion, a closing of the work, and it seemed to me to be a primary example of the alchemical spirit through the process of Photomorphosis under the influence of surrealism*" .

R. MISIANO-GENOVESE

Masques : « ... The masque is an oneiric object. As much, it is the objectification not so much of a dream as of what Sigmund Freud called the dream work. It marks the welling up in conciousness of liberative forces that have succeeded in evading inhibitve censorship of the creative impulse. » — JH Matthews

Excavations : collages made using a method developed in 1985 by Richard Misiano-Genovese, in which pictures or images are glued together in layers, and then a layer or layers are ripped in places, revealing the underlying image.

Dreamwhite : a series of images selected from a photographic odyssey spanning over four years time with the execution of hundreds of images pared down to this handful. It is a fluid, free-form experience in which the only constant was the abreaction theatre, the drama-play, the silent dialogue between photographer and model. The meaning you find shall be your own.

Bloodworks – *5 cantos* **:** « The diamond in the viscera cries out and weeps for time unleashed the folly wrought with perfidy whose covenant is broken »

J-P. DEPETRIS

À Bolgobol : journal de voyage édité en ligne et en temps réel en 2003, au cœur d'une curieuse Asie Centrale où la réalité scientifique, historique et géopolitique se mêle non sans humour à une imagination fantaisiste, critique et souvent poétique.
C'est aussi un étrange roman philosophique où les techniques et les principes de la programmation libre sont mis dans une perspective critique envers l'histoire des idées, des hommes et de leurs rêves les plus fertiles.
« Mon ouvrage éveille la vigilance envers mes effets de réalité au moins autant qu'envers ceux d'invraisemblance, » prévient l'auteur, « jusqu'à ce que les notions de vrai et de faux en soient totalement renouvelées. »

En revenant à Bolgobol : quel est le rapport entre le poète, mathématicien et astronome persan Omar Khayyâm et Boby Lapointe ? Comment la multiplication des déterminations causales, plutôt que du nécessaire, produit-elle des possibles ? L'alchimie serait-elle un genre littéraire ? Pourquoi Leonard Cohen a-t-il chanté que « Jésus était un marin » ?Quel mystérieux travail sont allés effectuer Ziddhâ et l'auteur, l'an dernier, dans la vallée de l'Oumrouat ? Pourquoi Jésus est-il traditionnellement associé à la science de la chimie ? Le monde a-t-il toujours été mondial ? Comment un système fini de signes peut-il intervenir sur un monde infini, qu'il ne contient pas mais le contient ? Le possible fait-il partie du réel ?

Autour de Bolgobol : D'où viennent les Lumières ? Pourquoi nulle trace de travail ni de travailleurs dans une ville donne une impression d'irréalité théâtrale ? Comment le moine Gandyya reçut-il l'illumination ? Pourquoi les Gallo-romains firent-ils de leur mercenaire Clovis leur roi ? D'où viennent les idées justes ? Comment peut-on être Persan ? Pourquoi les Espagnols se prennent-ils pour des Goths ? Qu'est-ce que la loi de Snell ? Connaissons-nous le monde par les données des sens ou par les produits de l'esprit ? Pourquoi la science moderne a-t-elle privilégié l'abduction sur la déduction et l'induction ? Dieu sait-il compter ?

Entre Tangaar et Bolgobol : Quelle est l'urgence d'une nouvelle réforme de l'entendement ? Comment distinguer les données des sens de celles de la conscience ? Pourquoi les chats aiment-ils regarder les hommes manipuler des signes ? Pourquoi hommes et femmes s'inspirent-ils parfois un sentiment de péché ? Qu'est-ce que le double théorème d'improbabilité ? Est-il une forme de vie dans le langage ? Le chaos engendre-t-il des règles ? Où va le temps qui passe ? Ignore-t-on qu'on sait ? L'auteur est-il un Cathare provençal ? Peut-on tuer la nuit ? Comment peut-on parler une langue étrangère puisqu'elle cesse de l'être quand on sait la parler ? L'inconscient est-il produit par une résistance du moi, ou bien par celle des langages ? Pourquoi les fleurs sont belles ?Quel est le contenu du socialisme ?

Francine LAUGIER

Quelquefois nous paraissons heureux : « *D'une façon générale, quand on entend le verset d'un autre, ce que l'on y trouve est très différent selon ce que l'on sait ou ce que l'on ignore.* » **Traités de poétique de Bâshô**

La Belle Inutile Éditions
An Imprint of Lulu
(« Making surrealist use of Print On Demand »)